

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 545—SAMEDI, 13 OCTOBRE 1894

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'IMPÉRATRICE DU JAPON

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Lisette, par Benjamin Sulte.—Monument Chénier.—Carnet du "Monde Illustré."—Développement, par Fénélon.—Poésie : L'automne (avec encadrement), par Louvigny.—La poésie au collège, par Denis Ruthban.—Le nouveau volapuck, par Raoul Renault.—L'impératrice du Japon—Primes du mois de septembre : Liste des numéros gagnants—Nouvelle : Terrible aventure avec un serpent, par Max O'Rell.—Chronique de la mode, par Blanche Valmont—Galerie échi-quienne : M. C. F. Stubbs (avec portrait), par J.-E. N.—Notes et faits.—Un conseil par semaine.—Choses et autres.—Le jeu de Dames.—Feuilleton : Le secret d'une Tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—L'impératrice du Japon.—Montréal : Le monument Chénier et quelques-uns des membres du comité : Hon. D. Marcell, hon. H. Mercier, Louis Fréchet, Dr J. Beauvoil, J. Herard, G. A. Dumont, Ls Lamontagne, J. O. Pelland, L Forget, Dr Alf. Savard, P. E. Paquette, J. E. G. Héroux.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

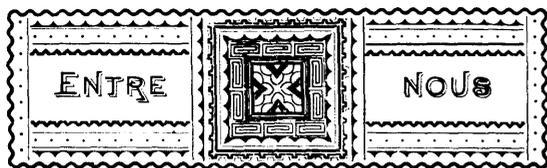
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



OUT finit par se découvrir.

Vous vous rappelez Mme Abbott, cette femme phénoméne qui est venue plusieurs fois à Montréal et qui a parcouru une partie du monde en étonnant les populations et Annie Abbott qui défait la force de dix hommes, qui pesait quatre cents livres ou cinq cents livres à son gré ?

Vous savez avec quel air d'ingénue elle parlait de son pouvoir mystérieux ?

—Il m'est impossible, disait-elle, d'expliquer la nature de la puissance que je possède, je sais et je prouve que je l'ai, voilà tout.

Pais venait la petite histoire connue des hommes et des femmes qui ont des dons ; le don de guérir, comme la pseudo petite guérissante de Sainte Canégonde, comme l'ex-zouave Jacob ; le don de découvrir des objets perdus, etc., etc.

—Je me suis aperçue que je possédais ce pouvoir vers l'âge de douze ans, alors qu'un soir . . . etc., etc.

Inutile de dire la suite du boniment.

* * Eh bien, cette bonne femme n'a pas plus de puissance mystérieuse, extraordinaire, que vous et moi.

On lui a appris un truc et elle en use tout simplement.

A Paris, où elle est allée, il y a quelques années, on avait déjà expliqué plusieurs des tours qu'elle faisait, mais il faut avouer que les Parisiens habitués à toutes ces farces d'outre-atlantique avaient accordé très peu d'attention à la nouvelle venue, qui ne dut pas garder un souvenir très agréable de son séjour dans la Ville Lumière, mais il était réservé à ses compatriotes eux-mêmes de démasquer la femme phénomène.

C'est ce qui vient d'arriver à Lennox, petite ville des Etats-Unis, où des enfants, stylés par un savant qui avait suivi les séances de Mme Abbott, vinrent répéter sur la scène tous les tours qu'elle faisait.

Farieuse de ce contre-temps, elle a aussitôt quitté la ville sans vouloir continuer ses représentations.

Au tour d'une autre !

* * Montréal entre tout à fait dans le mouvement ; ce n'est plus l'humble ville, presque inconnue, d'il y a trente ans, la ville du Nord où les étrangers ne s'aventuraient que de loin en loin, c'est aujourd'hui un centre sérieux qui sert à son tour de lieu de rendez vous aux sociétés scientifiques du continent américain nord, comme la société d'hygiène vient de le prouver encore dernièrement.

Il y avait là des savants de toute l'Amérique, et le Mexique y était largement représenté.

La réception faite aux délégués a été digne de Montréal, et nos visiteurs sont partis enchantés de leur voyage.

On y a lu des travaux très sérieux et discutés des sujets des plus intéressants.

Après avoir fondé tant de sociétés protectrices des animaux, l'homme commence à penser un peu à lui-même ; ce n'est pas trop tôt.

* * A propos de protection, comment se fait-il que Montréal n'ait pas d'institution pour y recevoir les femmes et les jeunes filles sans travail, dénuées de tout.

Comment se fait-il qu'il ne se forme pas une société de femmes du monde pour fonder un établissement dans ce but ?

Comme cette question est susceptible d'être étudiée un jour par quelques personnes charitables, je me permettrai de donner quelques renseignements, que je puise dans un ouvrage sur les asiles de nuit. Il s'agit ici de l'*Hospitalité du travail* :

"*Hospitalité du travail*. L'œuvre de l'hospitalité du travail, créée à Paris en 1880, est destinée à recevoir les femmes et les filles qui sont dans le dénûment, à les abriter et à les nourrir jusqu'au jour où elles peuvent se procurer un travail honnête et rémunérateur. L'établissement, situé à Auteuil, est à la fois une infirmerie, une école, un hospice et un ouvroir. Indépendamment des malheureuses qui y trouvent un asile provisoire, la maison compte 115 pensionnaires. Toute personne prenant logis dans l'établissement doit donner son nom, que l'on inscrit sur un registre, délivré, signé et parafé par le commissaire de police du quartier, en même temps que la date d'entrée, la profession et la provenance de l'assistée. Cette formalité est indispensable, car la maison est un caravansérail où passent les voyageuses sans asile et dont il peut être nécessaire de connaître les étapes. Tous les jours, les inspecteurs du service des garnis viennent relever les indications consignées sur le registre d'entrées. Sous ce rapport, mais sous ce rapport seulement, la maison de l'Hospitalité du travail est assimilée à celle des logeurs, et est tenue de se conformer aux règlements protecteurs qui, dans certains cas, défendent la sécurité publique et éclairent la justice. Les provenances sont de toute nature : l'hôpital, le vagabondage, la prison même, fournissent leur contingent. La plupart des noms sont suivis de la mention : "sans papiers," c'est-à-dire identité contestable, parfois dissimulée, parfois même ignorée. Le plus grand nombre des malheureuses reçues dans l'établissement proviennent cependant de l'hôpital, où on n'a pu, faute de place, les gar-

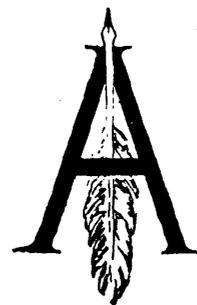
der jusqu'à parfait rétablissement. En 1887 et en 1888 plus de 2,000 femmes admises dans la maison d'Auteuil sortaient des hôpitaux de Paris ou de l'asile du Vésinet. Mais l'hôpital n'est pas seul à déverser son trop plein à l'Hospitalité du travail. La préfecture de police a souvent recours à elle et lui demande de l'aider à faire le bien. La police n'a, en effet, à offrir aux indigents qu'elle ramasse que ses postes. Quand il s'agit d'une femme n'ayant commis aucun délit et à qui on ne peut reprocher que sa misère, la préfecture s'adresse alors à l'Hospitalité du travail, qui ouvre ses portes. En deux ans, le nombre de femmes admises sous les auspices de la préfecture s'est élevé à 1,078.

Aussitôt admises, les pensionnaires de l'Hospitalité du travail sont déshabillées et mises au bain ; on leur fournit des vêtements et du linge, pendant que les hardes dont elles étaient couvertes en entrant sont soumises à l'étau. Chaque femme assistée à son lit, composé d'une pailleasse, d'un matelas, d'un traversin, des draps de forte toile et d'une couverture de campement. A l'extrémité du dortoir sont disposés quelques berceaux. Qui accueille la mère ne peut reposer l'enfant. Quel que soit l'âge, quel que soit l'état civil d'une femme, dès qu'elle est admise dans la maison, on ne l'appelle que madame, et jamais on ne prononce son nom de famille. Pendant leur séjour dans l'établissement d'Auteuil, toutes les femmes valides sont occupées dans les ateliers à des travaux de couture et de lingerie. Celles qui ne peuvent se livrer à une occupation assidue sont employées à la cuisine, à des travaux de propreté, etc. Les deux tiers au moins des femmes recueillies ne quittent la maison d'Auteuil que pour entrer en condition. En moins de trois ans, sur 7,400 femmes admises à l'Hospitalité du travail, 4,800 ont été placées. On n'est ni prisonnier, ni cloîtré dans la maison. Les femmes qui trouvent la discipline trop étroite, et elle est très maternelle et très large, restent libres de sortir et de reprendre la vie errante. On accorde même des sorties de quelques heures ou d'une journée ; mais ces sorties sont toujours inopinées, et on a soin de ne jamais les annoncer d'avance. Toute femme qui rentre ivre après une sortie est expulsée. Sur ce point la règle est inflexible."

Ne croyez-vous pas qu'une institution de ce genre ne serait pas utile dans une ville comme Montréal et je ne doute pas que le conseil de ville serait heureux de la subventionner.

Cela ne coûterait guère plus cher que la prison où l'on relègue actuellement les malheureuses dont tout le crime est de n'avoir ni travail, ni ressources pour vivre.

LISETTE



A cours des années 1830 50, il y eut en France un réveil bonapartiste que Louis-Philippe favorisa plutôt qu'il n'y mit des entraves. Thiers publiait le *Consulat et l'Empire*, Hugo lançait des strophes brûlantes en mémoire de Napoléon, Damas brodait des romans sur le héros de cent batailles, le théâtre ne vivait que du Petit Caporal, Béranger chantait des chansons hymnes en l'honneur du grand captif de Saint Hélène. Napoléon III pouvait bien dire que l'homme de la colonne Vendôme était son grand électeur.

Ah ! qu'on est fier d'être Français
Quand en regarde la colonne,

écrivait Emile Debraux, l'auteur de *Soldat t'en souviens-tu ? de Fanfan la Tulipe*, etc.

Dans ce concert où les réminiscences du Petit

Toujours revenaient chaque jour, Béranger tenait la tête des chansonniers politiques, militaires, historiques et révolutionnaires. Il y avait foule au théâtre lorsque l'affiche portait que Mlle Pauline-Virginie Déjazet interpréterait *Les souvenirs du peuple*, ou *Le cinq mai*, ou *Le vieux drapeau*.

Déjazet était la favorite du public. Elle donnait parfois des compositions de Frédéric Bérat, qui établissaient un contraste émouvant avec les strophes retentissantes de Béranger. *Ma Normandie*, venant après *Des Espagnols m'ont pris sur leur navire*, montrait la nostalgie de la campagne auprès de la nostalgie de la gloire.

Bérat habitait Paris, où il était aimé des artistes et du peuple comme un enfant gâté. On savait qu'il songeait sans cesse à la Normandie. A mesure que ses chansons prenaient leur essor dans la publicité, on pouvait suivre la marche de ses affections, car les paysages normands, les mœurs et coutumes normandes, les pommiers de Normandie en formaient toujours le fond. Ce paysan errait par la grande ville comme un exilé. Il lui arrivait de prendre de l'eau de la Seine dans le creux de sa main et de la baiser en disant : "Fleuve chéri, tu vas passer par les campagnes que j'aime tant !" Il était sincère dans ce rôle de dépaycé. Né en 1800, à Rouen, il mourut à Paris en 1855, deux années avant Béranger, en l'honneur de qui il avait composé la célèbre *Lisette*.

C'est une paysanne qui, dans un âge avancé, rappelle ses amours avec le chansonnier populaire, et c'est encore Déjazet qui détaille ces accents, vêtue du costume d'une paysanne normande, car ainsi le voulait Bérat. L'effet devint immense. Tous les Français chantaient avec Lisette :

Son souvenir m'enorgueillit encore
Et charmera jusqu'à mon dernier jour,

Vous parlerais-je de sa gloire ?
Son nom des rois causait l'effroi.

Le portrait de "ce chansonnier dont le pays s'honore" était répandu partout. Lisette l'entourait de fleurs des champs :

Hier encor, de pervenches nouvelles,
De frais lilas j'ai fleuri mes amours !

Oui, c'est assez de bonheur sur la terre
Qu'un peu d'amour d'un aussi noble cœur.

Paroles et musique sont de Bérat. Je me demande ce que pensait Béranger lorsqu'il entendit cette apothéose de ses propres mérites et qu'il en connut la vogue étonnante. Les cent mille hommes de troupes dont Napoléon III entourait le cercueil du poète de Bonaparte et de Lisette ne valent pas, à mes yeux, les hommages que Béranger reçut par le moyen de la chanson de Bérat.



MONUMENT CHÉNIER

Nous sommes heureux de publier, cette semaine, parmi nos illustrations, le portrait des hommes distingués qui se sont réunis en comité pour ériger un monument à la mémoire du Dr Chénier, le héros de Saint-Eustache.

C'est à Montréal, sur l'une des principales places publiques, que sera élevée la statue du grand patriote, qui n'a pas craint de sacrifier sa vie afin de donner à son pays les libertés dont il jouit aujourd'hui.

La pensée patriotique qui anima ces hommes mérite l'approbation de tous ceux qui cultivent le culte des héros morts pour la patrie. Et LE MONDE ILLUSTRÉ, comme toujours, est heureux de venir offrir son tribut d'hommage à ces citoyens reconnaissants.

Nous espérons que le peuple de cette province, sans aucune distinction de race ni de parti, se fera un devoir de venir seconder les efforts de messieurs les membres du comité Chénier, afin de lui permettre de réaliser au plus tôt le beau projet qu'ils ont formé.



On dit que M. Gladstone a recouvré complètement la vue, et qu'il peut travailler activement à ses affaires.

**

C'est le dimanche, 30 septembre, qu'a commencé l'année des Juifs qui, d'après leur calendrier, se trouvent maintenant en l'an 5655.

**

D'après son rôle d'évaluation, Toronto aurait aujourd'hui une population de 174,108 âmes, soit 6,455 de plus qu'à la même date l'an passé.

**

Grand émoi à Berlin, où la police impériale a arrêté 203 officiers et sous-officiers accusés de faire partie de sociétés anarchistes !

**

Sa Grandeur Mgr Emard se dispose à partir pour un voyage en Europe, et il sera accompagné de M. l'abbé Castonguay, de sa maison épiscopale.

**

Nous apprenons avec peine que M. Alfred Dève, le violoniste canadien bien connu, est gravement malade à Boston. On redoute un dénouement fatal.

**

Emile Zola, l'auteur de *Lourdes*, ouvrage mis à l'index par le Vatican, est arrivé à Rome le 7 courant. Le but du voyage de M. Zola est d'obtenir une audience de Sa Sainteté. On croit qu'il ne réussira pas.

**

On annonce que sir Louis-Napoléon Casault a été nommé juge en chef de la Cour Supérieure à Québec. Cette place importante était vacante depuis le décès de sir Francis Johnson.

**

Une dépêche récente annonce que tout espoir est perdu de ramener à la vie l'empereur de Russie. Les médecins ne pensent pas qu'ils puissent le prolonger plus d'une quinzaine de jours.

**

On annonce la mort de Sœur Angèle de Foligny (Erminie Lamarre), professe de cœur, des religieuses des SS. NN. de Jésus et de Marie, Hochelaga. La Sœur Angèle a été attachée longtemps au couvent de Valleyfield.

**

A une assemblée publique convoquée par le maire, à Québec, il a été décidé définitivement, le 2 courant, d'organiser un carnaval cet hiver. Cette décision a été adoptée malgré l'avis de M. Joly, de Lotbinière, président du carnaval de l'hiver dernier, et de M. Price qui ne sont pas en faveur du projet.

**

ERRATUM — Dans le chant de M. J.-B. Caouette, paru dans notre dernier numéro, au lieu de : "Notre devoir et notre bonheur," il faut lire : "Notre devoir et notre honneur." Le typographe en mettant un b à la place d'un h au commencement du dernier mot, a fait *bonheur* avec *honneur*, donnant au vers une syllabe de trop.

Dans le courant du mois d'août dernier, un grand incendie se déclarait à Pointe-à-Pic et dévora le magnifique hôtel connu sous le nom de Central House, et tenu par M. C. Tremblay. Malgré tous les efforts faits pour arrêter l'élément dévastateur, on ne put l'empêcher de se communiquer à l'hôtel Warren, situé en arrière du Central House, et d'en consumer une partie.

Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs en leur donnant, dans une autre page, deux vues de ce bel hôtel, que plusieurs d'entre eux connaissent sans doute, et dont ils ont dû garder un bon souvenir.

**

La guerre continue toujours en Orient. Les Japonais marchent de succès en succès. L'oncle de l'empereur de Chine a été appelé à diriger, avec le fameux ministre Li-Hung-Chang, les opérations de la guerre. Or, on craint que ce prince ne cherche à détrôner l'empereur actuel. Les troupes chinoises sont dirigées sur toutes les villes importantes qui se trouvent sur la route de Pékin. Cette grande ville elle-même a reçu dans ses murs de fortes garnisons, mais on prétend que les soldats sont aussi mal armés que possible, que le désarroi le plus complet règne dans les finances et que les hauts fonctionnaires de l'empire sont dans une grande inquiétude.

Les Japonais s'étant emparés de Wi-Jou, ville d'une certaine importance, le gouvernement chinois a fait enlever de la ville de Mouhken, vers la quelle ils se dirigent, tous ses trésors, pour les faire transporter à Jehol. Cette conduite démontre combien les Chinois sont peu confiants dans le succès de la guerre.

D'un autre côté, on dit que les soldats chinois qui ont survécu à la grande défaite de Ping-Yang, et qui s'étaient sauvés dans les montagnes, ont pu rejoindre des troupes chinoises nouvellement débarquées en Corée, et qu'il se prépare de nouveau quelque grande bataille. Un Japonais, de passage à Montréal ces jours derniers, disait que le Japon est préparé à soutenir la guerre pendant trois ans s'il le faut, et que le plus grand enthousiasme règne par tout son pays, où l'on espère un succès complet et glorieux. Nous le souhaitons de tout cœur. Qui sait si le moment n'est pas venu pour la Chine cruelle et perfide d'expier les affreux massacres qu'elle a faits de nos missionnaires, de nos religieuses, et de tant d'hommes de mérite envoyés à elle dans un but tout pacifique !

DÉVELOPPEMENT

L'ignorance d'une jeune fille est cause qu'elle s'ennuie et qu'elle ne sait à quoi s'occuper. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût, ni l'estime ; tout ce qui est sérieux lui paraît triste, tout ce qui demande une attention suivie la fatigue ; la pente au plaisir, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie laborieuse.

Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à sa paresse, et la paresse est une source inépuisable d'ennuis. Elle s'accoutume à dormir d'un tiers de plus qu'il ne faudrait pour conserver une santé parfaite ; ce long sommeil ne sert qu'à la rendre plus délicate ; au lieu qu'un sommeil médiocre, accompagné d'un exercice réglé, rend une personne gaie, vigoureuse et robuste.

Cette mollesse et cette oisiveté étant jointes à l'ignorance, il en naît une sensibilité pernicieuse pour les divertissements et une curiosité indiscrète. Les personnes instruites n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre ; elles voient le ridicule de la plupart des choses que les petits qui ne savent rien sont empressés d'apprendre.

FÉNÉLON.

Le bon sens est le concierge de l'esprit, son office est de ne laisser ni entrer ni sortir les idées suspectes. — DAUNOU.



C'est vient de se faire sous les brises d'automne
 Déjà les blés mûrs sont tombés sous la faux ;
 Le laboureur impose les présents de Pomone
 Et les vents refroidis vont chasser les oiseaux
 La brise se lamente ainsi qu'une amie en peine
 Qui semble du salut n'avoir aucun espoir,
 Et quand nous entendons cette voix dans la plaine
 On dirait qu'un fantôme, invisible, le soir,
 Sorti de son cercueil, demande une prière
 La pluie alluste tout, la nuit il fait plus noir,
 De liquides autans traversent l'atmosphère,
 Avec des bruits pareils à la voix de la mort
 Et puis dans la maison, la vie est monotone,
 Près de son âtre en feu, le grand père s'endort
 C'est vient de se faire sous les brises d'automne

LA POÉSIE AU COLLÈGE



Le présent est pressé, a dit Ernest Hello. Il passe sans regarder. Si il y a des fleurs devant lui, très souvent il les écrase. C'est le vent du passé qui apporte le parfum des roses."

On a beau dire aux étudiants que les années de collège sont les plus belles de la vie, ils n'en croient rien. Comme le laboureur

de Virgile, les écoliers seraient trop heureux s'ils connaissaient leur bonheur. Plus tard, quand leurs illusions premières sont évanouies et que les misères de la vie réelle ont commencé de peser sur leurs épaules, ils comprennent enfin le charme des années d'étude, et le souvenir en est si beau qu'ils se mettent à les regretter.

De tous mes souvenirs de collège, il en est un qui m'est particulièrement agréable ; c'est notre bel enthousiasme pour la poésie !

Du papier que nous avons alors noirci à écrire en vers, on ferait une jolie *fambée* ! Il est rare l'écolier qui ne rime pas un peu durant ses études ; et je crois que notre classe fut l'une des plus fécondes en poètes. J'ai, dans mes cartons, de vieux papiers conservés pieusement qui redisent les élans poétiques de mes confrères.

Nous rimions à propos de tout et à propos de rien, sitôt que nos études nous en laissaient le temps ; le moindre sujet excitait notre verve. Arrivait-il quelque aventure à l'un de nous ? Il était sûr d'être chanté suivant toutes les règles ; un

confrère laissait-il trop paraître ses petits défauts ? Sans tarder, une satire le lui faisait savoir ; un professeur nous infligeait-il une punition que, naturellement, nous trouvions trop sévère ? Un épigramme nous en consolait bientôt. Élégie, ode, sonnet, tragédie, tous les genres nous étaient bons. Un audacieux commençait même une épopée !... Les poèmes héroï-comiques étaient surtout en honneur. Il en parut un nombre incalculable. L'un, entre autres, fit sensation : *La Dubériade* ; je n'ai gardé mémoire que des premiers vers :

Déjà Phébus brillait et dissipait la nue,
 Lorsque Dubé se leva et trois fois éternua...

Il y eut des coups de poing quand le premier chant circula.

En classe de belles-lettres, nous traduisions Homère. Achille aux pieds légers, Hélène aux bras blancs et tous les héros épiques de l'Iliade nous causaient bien du souci. Parfois,—faut-il le dire ?—on était forcé de demander secours à son voisin.

Un jour, la supp. suivante, passée de mains en mains, en cachette, par dessous les tables, avec toutes les précautions nécessaires en pareil cas, me parvint pendant le cours de langue grecque :

Comme le doux ruisseau joyeusement féconde
 Le champ jadis stérile et qui nourrit le monde :
 Comme le chêne altier prête, rude et puissant,
 Le soutien de son tronc au lierre grim pant ;
 Comme de l'astre-roi les rayons de lumière
 Font reverdir les prés et produire la terre...
 O toi, dont les travaux, illustre et cher savant,
 Laissent ma voix muette et mon esprit béant,
 Comme le doux ruisseau, comme le chêne immense,
 Comme le chaud soleil,—fais preuve de clémence :
 Par dessous les pupitres, passe-moi par bonté
 Ce que je te demande avec humilité ;

Vois le faible à tes pieds, les yeux baignés de larmes ;
 De la traduction prête-moi tous les charmes,
 Et de feuillage vert, avec un soin pieux,
 J'ornerai ton beau front comme celui des dieux.

Or, cette fois-là, "l'illustre et cher savant" lui-même n'avait pas fait sa traduction, ce qui fit regretter amèrement au poète sa confiance dans les beaux vers. Tous deux, nous en fûmes quittes pour un *pensum*.

Un autre amant des muses, dans un embarras semblable, fut plus heureux et put honorablement se tirer d'affaire, grâce à l'idée qu'il eut de s'adresser en ces termes à Alfred C.... :

J'écris ces vers à C....,
 A cette fin de lui mander,
 S'il n'est pas une grosse bête,
 Qu'en ami fidèle il me prête
 Discrètement son thème grec ;
 Car autrement je resta à sec,
 Je n'en prendrai qu'une copie,
 Et, reconnaissant pour la vie,
 Je lui rendrai, foi d'animal,
 Je lui rendrai l'original !

Copier son thème sur celui d'un confrère était déjà une bonne affaire ; mais y parvenir par un expédient aussi littéraire, c'était le triomphe de l'art ; cela nous mettait dans la jubilation !

Je ne sais maintenant ce que je dois admirer davantage, notre espièglerie ou la patience de nos maîtres.

La pièce qui fit le plus de bruit fut une revue de toute notre classe, faite à temps perdu par Eugène C.... Chacun s'y retroavait, décrit et commenté, depuis le plus grand gaillard de la bande, aimé de tous, qui porte maintenant son zèle d'apôtre dans une âme de prêtre :

Un excellent garçon... mais pour laisser sa chique
 Il lui faudrait, je pense, une lettre encyclique ;

Jusqu'au plus petit d'entre nous, qualifié un joar de "beau talent sous une enveloppe microscopique", qui faisait notre orgueil, et dont le poète n'avait à faire que des éloges :

De science et de savoir c'est une urne profonde

Mes amis se rappellent encore le succès inattendu et inexplicable que remporta un joar le plus... pacifique de nos confrères ; le poète ne put passer sous silence ce bel exploit :

Trop longtemps méconnu, cet éloquent génie
 De tous les professeurs ne reçut qu'avanie ;
 Mais un jour vint enfin, où la gloire brilla
 Sur ce front qui jadis la méritait déjà.

L'auteur de cette satire a depuis longtemps laissé la plume et pris le bistouri ; sa muse n'a pu résister à la médecine, elle en est morte.

Nous avions au collège un parlement pour rire. Or, chaque ministère ne tenait pas longtemps les rênes du pouvoir, et les administrations se succédaient avec rapidité. Il y eut un gouvernement qui naquit et mourut dans une même séance ; une seule voix de majorité, celle d'un nommé Bolduc, décida tour à tour de son avènement et de sa chute ; dès qu'on fut sûr de la victoire, un député de notre classe courut au tableau noir et en gros caractères y écrivit l'épithaphe du défunt :

Ci-git le ministère
 Du sieur Paquin,
 Dont le règne éphémère
 Fut d'un matin.
 Sa tragique *culture*
 Est l'œuvre de Bolduc !
 Cabinet infortuné !

Et, ne trouvant pas la rime de *infortuné*, il laissa son œuvre inachevée ; mais Alfred C...., qui passait, la compléta en ajoutant :

Requiescat in pace !

Et ce fut dans la salle un applaudissement formidable.

Voilà comme la poésie nous amasait au collège ; et nos études n'en souffraient pas trop, tandis que la vie en était bien plus agréable.

On nous l'avait bien dit, c'était alors le bon temps.

Denis Ruthban

NOUVEAU VOLAPUK



OUS sommes dans un siècle de progrès, il n'y a pas à en douter. Tous les jours que le bon Dieu amène, on nous signale de nouvelles inventions qui nous font ouvrir les yeux d'ébahissement.

Ce n'est pas un secret pour personne que de nos jours on fabrique des œufs

tout-à-fait semblables à ceux de la poule, et la chronique—qui n'est pas toujours sérieuse—affirme même que les Américains sont arrivés à un si haut degré de perfection dans la fabrication des œufs artificiels, qu'ils ont réussi à les faire éclore tout comme les œufs de poule. Je ne vous signale cela que par œid dire et j'en garantis nullement l'authenticité.

Bref, lorsque j'ai appris la découverte fortuite d'un nouveau langage universel, dans le genre du volapak et du langage des nombres de notre compatriote M. de Boucherville, je n'ai pas éprouvé d'étonnement.

Dans notre siècle de matérialisme et de négations de toutes sortes, on peut bien se rire de Dieu, qui n'a peut-être voulu la confusion des langues que pour jouer un tour aux constructeurs de la tour de Babel.

Mais, n'en déplaise aux apôtres enthousiastes—peu nombreux, il est vrai—du volapak, ce langage universel qu'on cherche en vain depuis plusieurs années restera toujours à l'état de projet ; car la fusion de toutes les langues qui se chuchotent sur le globe terrestre pour n'en faire qu'une seule et même idiôme, que parleraient également les Français et les Allemands, les Tonkinois et les Groënlandais, est, à mon humble point de vue, une utopie de la plus vaporeuse idéalité.

Ce ne sera vraiment pas faute de courageuses et patientes tentatives vers l'unification de tous les dialectes que cette réforme ne pourra pas se réaliser et qu'elle restera toujours dans le cerveau de quelques sublimes illuminés.

La généralisation d'un langage unique enlèverait du coup le caractère distinctif des différentes races qui habitent la terre, car la langue que parle un peuple doit être considérée comme le plus cher et le plus sacré des héritages nationaux. C'est la principale caractéristique d'une nation...

Cet écrit m'a été inspiré par un article du *Effective Advertiser*, de Londres, qui m'est tombé sous la main par un pur hasard.

Le numéro de cette revue que j'ai sous les yeux, contient un long travail d'un M. John T. R. Gibbs, dans lequel ce monsieur soumet à l'approbation du monde entier un nouveau langage qu'il appelle, d'après son nom : *Gibbie*.

Il compose son nouveau langage en choisissant, dans tous les idiômes connus, le mot le plus court pour exprimer une chose. Et le choix de ces mots brefs formera son *idiôme universel*, qui sera un véritable galimatias et qui devra prendre toute la vie d'un homme pour l'étudier.

- Ainsi, le mot *un* se dit :
- En Anglais : *one*.
- En Allemand : *eins*.
- En Espagnol : *uno*.
- En Italien : *uno*.
- En Portugais : *em*.
- En Autrichien : *ééén*.
- En Russe : *odun*.
- En Danois : *een*.
- En Suédois : *en*.

Le mot que M. Gibbs adopte pour son langage est le mot français : *un*.

Il donne ainsi, à titre d'exemple, les adjectifs numériques suivants : Deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, trente, quarante, cinquante, cent et mille, pour lesquels il adopte quatre mots français, un, cinq, six, trente ; trois mots anglais, *four*, *forty*, *fifty*, (quatre, quarante, cinquante) ; un espagnol, *mil*, (mille) ; un italien, *tre*, (trois) ; un russe, *sto*, (cent) ; quatre danois, *to*, *syv*, *nå*, *tå*, (deux, sept, neuf, dix) ; un suédois, *ana*, (huit).

Comme vous pouvez le voir par la citation que

je viens d'en faire, ce nouveau volapak est très compliqué, et s'il en est ainsi de tous les mots, il sera très difficile à apprendre.

Il y a déjà assez longtemps que M. Gibbs a lancé son *Gibbie* et sans le hasard qui m'a fait tomber sous la main le numéro du journal qui contenait son ballon d'essai, je n'en aurais jamais entendu parler.

Je ne crois pas qu'un seul journal ait parlé de cette fameuse découverte. Elle est restée inconnue pour le commun des mortels. Je la tire par les cheveux des horreurs de l'oubli, pour avoir l'occasion de gouailler ceux qui ont la manie d'un langage universel.

Raoul Renault

L'IMPÉRATRICE DU JAPON

(Voir gravure)

Au moment où la Corée redevient entre la Japon et la Chine l'enjeu d'une guerre acharnée, la comparaison entre les deux adversaires semble plutôt favorable aux Japonais, en ce sens que la civilisation européenne a trouvé chez eux un terrain plus propice à son développement. Or, si notre esprit et nos mœurs, si notre compréhension de la vie, de nos droits et de nos devoirs font peu à peu litière des séculaires préjugés des Japonais, il ne faut pas se dissimuler que cette infiltration ne date que de quelques années.

L'effort, fait dans ce sens, avec une grande clairvoyance par l'empereur actuel est secondé surtout par la courageuse initiative de l'impératrice.

Ses conseils ont trop de poids sur les déterminations impériales pour que l'histoire ne lui reconnaisse pas dès à présent un rôle important.

C'est en 1868, un an après la mort de *Schôgunat* et l'avènement de l'empereur actuel, que celui-ci épousa *Haru-Kô*, de la noble famille de *Ichigô*.

Les impératrices, en effet, ne sont pas choisies dans les diverses branches de la famille impériale, mais dans une des cinq familles nobles, appelées *Kugé*, auxquels appartient ce privilège. Autrefois les princesses impériales ne se mariaient même jamais étant considérées comme trop au-dessus de tous les hommes : elles devenaient généralement prêtresses du culte *Shinto* ou religieuses bouddhistes.

Aussitôt parvenue au trône, l'impératrice semble avoir compris avec un large esprit la hauteur de sa mission. Quoiqu'elle eût reçu l'éducation rigide et l'instruction mignarde des jeunes Japonaises de grande famille, elle sentit vivement le poids des préjugés de sa race et diminuant les rigueurs de l'étiquette, se rapprocha de son peuple pour voir de près ses souffrances et ses besoins.

Dès l'année 1871, on la voit donnant audience à cinq petites filles qu'elle envoi, sur sa cassette particulière, parfaire leur instruction en Amérique.

Dès lors, l'émancipation graduelle de la femme, la divulgation des connaissances nécessaires, la fondation d'écoles et d'hospices, voilà quels seront les succès de l'impératrice *Haru-Ko*.

Chez un peuple où la femme ne quitte sa famille que pour devenir la servante de son mari, où les paysans croient encore courir danger de mort, s'ils voyaient seulement le visage du mikado ou de l'impératrice, on comprendra quel bouleversement résulta de cette attitude nouvelle !

Aussi la popularité de l'impératrice est-elle considérable et les Japonais racontent mille anecdotes à son honneur. Presque toutes ont trait à ses visites de charité aux hospices, aux écoles, laboratoires, institutions de gardes-malades, etc., qu'elle a fondés.

Elle tient à visiter les écoles où les jeunes filles reçoivent par ses soins une éducation européenne et les questionne elle-même.

Parfois, son carrosse rouge et or, précédé de cavaliers portant sa bannière noire, brodée d'un chrysanthème d'or, fleur impériale, s'avance jusque dans les quartiers pauvres de Tokyo, où elle s'arrête pour distribuer des jouets aux petits enfants.

Une de ses grandes joies est de recevoir les fil-

lettes de quelques nobles, dont le babil l'amuse et la distrait des rigueurs de l'étiquette. Cette joie est mêlée de tristesse, car l'impératrice n'a pas eu d'enfants et c'est un neveu de l'empereur qui lui succédera.

Est-ce là la cause de cette mélancolie résignée dont son visage est empreint ? Petite et fièle, ordinairement vêtue d'une lourde robe de soie gris perle, d'un chapeau de Paris à plumes blanches, c'est surtout la tristesse de son regard qui frappe les hôtes favorisés du palais d'Akasaka, où elle reçoit chaque année, au printemps et à l'automne, pour les fêtes légendaires du cerisier et du chrysanthème.

En l'an 1000, vers la fin de l'époque fabuleuse, une figure héroïque est apparue dans l'histoire du Japon. L'impératrice *Jingu-Kôgô*, que les Japonais révèrent comme leur Jeanne d'Arc, entendit des voix mystérieuses qui lui disaient d'aller vers l'Ouest conquérir une terre inconnue. Elle fit construire une flotte, équiper ses armées, et dit à ses généraux :

"Je m'habillerai en homme et marcherai à vos côtés ; nous allons conquérir un riche pays. Si nous réussissons, la gloire sera pour vous ; si nous échouons, la faute et la honte seront pour moi."

Elle partit, conquit la Corée sans coup férir, et en rapporta d'immenses richesses, sans compter la religion, les arts et la civilisation de la Chine.

On peut dire que si cette grande figure de femme se dresse dans l'histoire du Japon, aux confins des temps légendaires et du moyen âge, celle de l'impératrice actuelle *Haru-Kô* ouvre l'ère moderne par l'union indissoluble de son nom avec l'émancipation intellectuelle complète d'un peuple d'avenir. *Jingu-Kôgô* montra aux Japonais la Chine, *Haru-Kô* leur aura montré l'Europe.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, pour les numéros du mois de SEPTEMBRE, qui a eu lieu samedi, le 6 courant, a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	19,570....	\$50.00
2e prix	No.	9 000....	25.00
3e prix	No.	27,990....	15.00
4e prix	No.	39,706....	10.00
5e prix	No.	48,272....	5.00
6e prix	No.	28,852....	4.00
7e prix	No.	47 506....	3.00
8e prix	No.	45,746....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

56	7,247	14,983	24,274	32,203	41,625
323	7,568	15,834	24,724	33,473	41,963
573	7,835	16,734	25,316	34,442	42,353
1,099	8,495	16,947	26,019	35,124	43,721
1,265	9,237	17,912	26,758	36,725	44,181
1,351	9,903	18,351	27,624	37,634	44,901
1,368	10,325	19,157	28,479	37,827	45,170
1,461	11,069	19,381	28,983	38,359	45,383
2,939	11,215	20,187	29,398	38,493	46,349
3,439	11,849	20,566	29,799	39,442	46,430
4,536	12,458	20,917	30,155	40,064	47,748
4,892	13,275	21,954	31,170	40,513	48,321
5,914	13,673	22,357	31,223	41,258	49,457
6,638	14,500	23,595	32,032	41,556	49,524
6,811	14,691				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. E. Bédard, No 276, rue Saint-Jean, Québec.

Le talent, c'est de voir dans les choses ce que les autres ne voient pas.—TOLSTOÏ.



L. J. HÉRARD, trésorier



G.-A. DUMONT, sous-trésorier



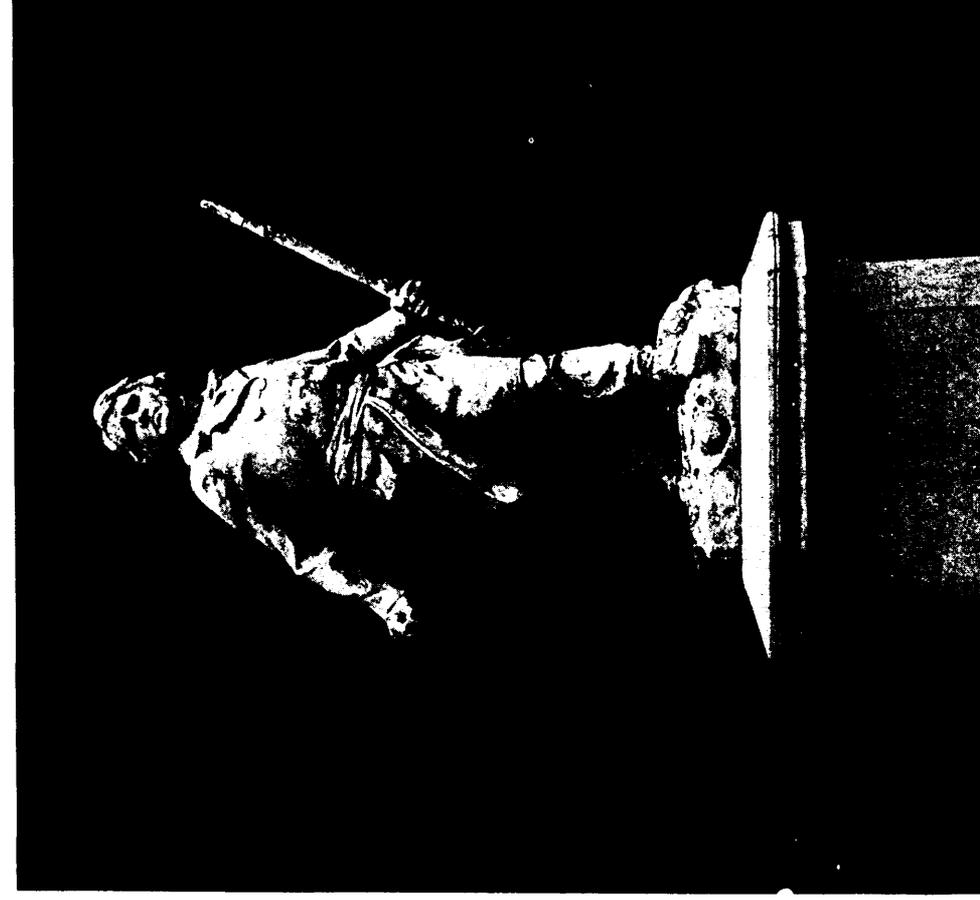
L.S. J. LAMONTAGNE, membre du comité



J. O. PELLIAND, sous-secrétaire



HON. D. MARSIL, président d'honneur



HON. D. MARSIL, président d'honneur



LOUIS FRÉCHETTE, 1er vice-président d'honneur





DR. J. M. BEAUSOLEIL, vice-président d'honneur



HON. H. MERCIER, 2e vice président d'honneur



L. FORGET, membre du comité



DR. ALF. SAVARD, membre du comité



P. E. PAQUETTE, membre du comité



J.-E.-G. HÉROUX, membre du comité

MONTRÉAL. — LE MONUMENT CHÉNIER ET QUELQUES-UNS DES MEMBRES DU COMITÉ D'ORGANISATION — Photo gravure à. m. st. ong



TERRIBLE AVENTURE AVEC UN SERPENT

M

A femme m'avait fait cadeau d'une canne superbe.

Cette canne combinait la force et l'élégance. Elle était assez jolie pour faire figure à la parade de Hyde-Park et assez forte pour assommer un bœuf.

Dans mes pérégrinations à travers le *Bush* australien, cette canne ne me quittait pas. C'était un appui solide et au besoin une arme de défense formidable. Et si jamais un serpent s'était subite-

ment dressé devant moi, une de ces marmelades, je ne vous dis que cela !

J'ai horreur des serpents, cette peste de l'Australie, et aussitôt arrivé dans ce pays je m'étais enquis des précautions à prendre pour se protéger contre ces dangereux reptiles.

—Mettez-vous des guêtres de cuir aux jambes, m'avait-on dit, et un bâton solide à la main, et vous n'avez rien à craindre.

Puis l'on m'avait enseigné la manière infallible de les tuer sans courir aucun danger. Eviter de se placer devant ou derrière l'animal, surtout derrière, se placer sur le côté, puis lui asséner sur le dos un coup de bâton sec : *pan*, ça y est, vous lui avez brisé les reins et votre serpent est expédié.

Bien certainement, me dit-on plusieurs fois, vous ne rentrerez pas en France sans être à même de dire à vos compatriotes : "J'ai tué un serpent en Australie et voici comment je m'y suis pris." Tout Français qui a voyagé en pays lointains à la réputation d'être plus ou moins sujet à la *tartarinade*.

Moi, je suis prudent. Tout cela est fort joli, me dis-je, mais si je manque mon coup, au lieu d'un Français qui racontera à ces compatriotes comment on tue un serpent, ce pourra bien être le serpent qui s'en ira raconter à ses amis comment on expédie un Français. Cela ne ferait pas du tout mon affaire, mais pas du tout.

Cependant, quand je me promenais dans le *Bush*, armé de ma nouvelle canne, je répétais le rôle que je pourrais être appelé un jour à jouer, et je tuais par milliers les serpents qui n'étaient pas là. Pas un n'était manqué. Je couvrais la terre de ser-

pents aux reins brisés. *Pan* dans le dos, et, comme on me l'avait bien dit, ça y était.

De deux ennemis qui se cherchent, celui qui est le premier découvert par l'autre est à demi battu. Aussi, ce que je craignais le plus, c'était le serpent caché dans l'herbe ou dans les brindilles dont le *Bush* est jonché, sur lequel on marche et qui proteste énergiquement en vous mordant au mollet, avant de vous donner le temps de vous mettre en garde ou même de savoir où vous êtes.

Mais le serpent que je craignais encore le plus de tous, c'était le serpent qui s'introduit, le soir, dans les habitations, pénètre dans les chambres à coucher, qui sont en Australie au rez-de-chaussée, et va tranquillement se fourrer dans votre lit.

Un serpent ne vous attaquera jamais, à moins que vous ne mettiez le pied dessus ou que vous cherchiez à l'empêcher de rentrer dans son trou, et si jamais vous en trouvez un dans votre lit, ne le dérangez pas et il ne vous dérangera pas. Il n'est pas plus méchant que cela. Voilà bien ce que me dirent tous les gens qui s'y connaissaient en serpents, mais sans réussir à me convaincre de rien, excepté que si, tout homme que je suis, je trouvais jamais un serpent dans mon lit, je pousserais des cris de femme honnête surprise au bain.

**

J'arrivai un soir dans une ville située au nord de la Nouvelle-Galles du Sud, à cette époque de l'année que les habitants du pays appellent le printemps, quarante degrés de chaleur de midi à



POINTE-A-PIC.—CENTRAL HOUSE, INCENDIÉE EN AOUT 1894.—Photos. N. G. Kirouac

quatre heures et trente-cinq ou trente-six dans la soirée : un vrai temps de serpent. Pas une feuille ne bougeait : on pouvait à peine respirer dans cette atmosphère de plomb fondu. La petite ville était en plein *Bush*. Derrière l'hôtel où j'étais descendu se trouvait une petite rivière qui fournissait à l'établissement des moustiques d'une énergie et d'une voracité à toute épreuve. On mangeait fort mal dans cet hôtel, mais on y était fort bien mangé.

Avant d'aller me coucher, je causai avec le propriétaire qui m'informa que l'endroit était infesté de serpents. Le voisinage du *Bush* et de la rivière, ajouté à la chaleur intense du lieu, devait en effet rendre la ville un parfait repaire de serpents. Dans l'après-midi, mon hôte en avait tué un de huit pieds de long dans un des parterres de son jardin.

—Et le diable, me dit-il, c'est que le soir, ces brutes s'introduisaient dans l'intérieur des maisons et vont s'installer dans les chambres à coucher.

Un froid glacial me passa dans le dos.

Pendant près d'une heure nous causâmes assez serpents pour remplir mon sommeil des cauchemars les plus épouvantables. Toutefois, quand je quittai le propriétaire, je me répétai plusieurs fois ses dernières paroles :

"Je recommande toujours aux voyageurs de regarder avec soin dans tous les coins de la chambre et de fermer la fenêtre avant de se mettre au lit.

Quand je fus arrivé dans ma chambre, je vous laisse à penser si je regardai partout, dans les coins, sous les meubles sous le lit et dans le lit. Je tâtai les couvertures et les oreillers. Je crois même, Dieu me pardonne, que je regardai dans les tiroirs de la commode.

Point de serpent.

Bien rassuré, je fermai la fenêtre, je me déshabillai, j'éteignis la bougie et je me couchai.

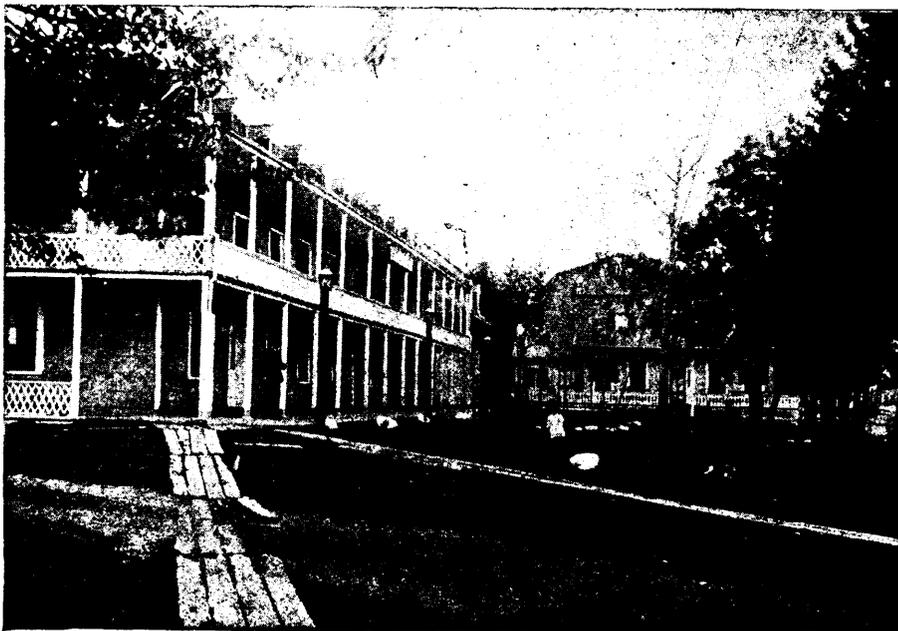
La chaleur était suffocante, écœurante.

Les moustiques commencèrent à bourdonner autour de ma tête, à entonner ce cri de guerre qui annonce un combat acharné, sans quartier. Il y avait bien un moustiquaire, mais il avait des trous comme cela arrive dans presque tous les hôtels de l'Australie. Mieux eût valu point de moustiquaire. L'animal, une fois emprisonné, ne peut plus sortir. C'est un duel à mort : vous ou lui, il faut qu'il y en ait un qui meure.

Ce bourdonnement des moustiques est aussi agaçant que le sifflement des balles sur le champ de bataille, avec cette différence, toutefois, que la balle qui vous a sifflé à l'oreille est passée et ne vous fera plus de mal, tandis que le bourdonnement du moustique vous annonce que le danger est arrivé et que la bataille va s'engager.

Pour me protéger la tête et au risque d'étouffer, je ramenai le drap sur ma figure et, en nage, respirant à peine, je cherchai à oublier dans le sommeil moustiques réels et serpents imaginaires.

Je crois que je dormis quelques instants. La



POINTE-A-PIC — CENTRAL HOUSE AVEC VUE DU COTTAGE DUBERGER

chaleur était telle que je gisais dans un bain de sueur, haletant, brûlant. Bientôt je n'y tins plus. Je résolus de sacrifier mes bras et mes mains aux monastiques. Je gardai le drap sur ma figure, je sortis les bras et posai les mains sur le lit.

Eh bien, je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais par cette température d'enfer mon sang se glaça dans les veines. Je venais de poser la main droite sur un serpent étendu là en travers du lit. Je l'avais presque empoigné. Oai, un serpent, tout ce qu'il y a de plus serpent, froid et immobile comme la mort.

Les serpents ont le sommeil dur. Celui là dormait solidement. Il ne remua point. Je retirai doucement les mains et les replaçai sous le drap.

Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, je le répète ; je ne suis pas plus brave non plus. Ça pendant, si je me trouvais face à face avec un lion et que j'eusse en main un bon fusil, j'ai la ferme conviction que j'aurais assez de sang-froid pour lui envoyer une balle visée de mon mieux avant de lui permettre de se servir une tranche de ma personne. Mais un serpent, dans la nuit noire, là, sur moi sans armes, sans aucun moyen de défense ou de retraite, sans aucune espèce de protection, presque nu, c'est bien autre chose !

La situation me parut horrible.

J'ai toujours eu horreur des bêtes qui rampent, surtout de celles qui sont froides et hamides. Je n'ai jamais même pu toucher un poisson. Si j'avais été le premier homme créé, j'aurais sauvé le genre humain en ma personne : je n'aurais jamais pu manger tranquillement une pomme à côté d'un serpent, fût-ce en la compagnie de la plus jolie femme du monde.

J'aimerais mieux rencontrer un loup affamé au coin d'un bois que de savoir dans ma chambre un centipède, un scorpion, une grosse araignée ou même un inoffensif scarabée. Un lézard me ferait courir à toutes jambes. Un serpent, jugez donc !

Une sueur froide me couvrait de la tête aux pieds. J'étais collé au lit, paralysé de peur.

Que faire ?

Me lever et me sauver ? Oai, sans doute ; mais je le réveillerais peut-être et il me clouerait à la porte. Attendre jusqu'au jour me parut ce qu'il y avait de plus sage à faire. Oai, mais hélas ! il ne devait être que minuit à peine et jamais, au grand jamais, je ne pourrais endurer ce cauchemar vivant pendant sept mortelles heures.

Le serpent ne bougeait pas, ni moi non plus. Je le sentais sur moi dans toute sa longueur. Ce qui me semblait étrange, c'est qu'il dormait tout allongé, au lieu d'être pelotonné comme le sont généralement ses semblables quand ils dorment. Par quelques petits mouvements imperceptibles des deux genoux, je jugeai que mon serpent avait environ trois pieds de longueur. C'est la longueur du *death adder* australien. Le vertige me prit à l'idée que ce monstre, dont la morsure donne la mort presque instantanément, était là prêt à m'expédier à son réveil.

Je songeai alors à un autre plan. Rouler tout doucement mon drap et l'y envelopper, puis l'étouffer. Oai, parbleu, c'est bien simple ; malheureusement l'obscurité était complète et les risques à courir énormes. Il pourrait se glisser lentement hors de l'étreinte et me donner au bras le coup fatal. Non, autre chose encore, mais d'abord de la lumière, au risque de tout perdre.

Hanté de Laocoon père et fils, fiévreux, fou, dégoûtant, cette obscurité multipliait mes angoisses et me faisait entrevoir la situation comme terrible et sans espoir.

J'étais presque prêt à me résigner à mon sort. J'eus même quelques secondes de calme, grâce à la pensée que la mort occasionnée par la morsure d'un serpent n'est point douloureuse. On s'endort et l'on ne se réveille plus. Je songeai à Cléopâtre. Parbleu, mieux valait mourir ainsi que de la goutte ou de rhumatismes.

Mais pas du tout. Je ne voulais mourir ni comme cela, ni autrement, ni sans douleur ni avec douleur. Mourir sans s'en apercevoir c'était mourir tout de même, et je ne peux pas vous dire combien je suis reconnaissant de me sentir en vie !

Je devenais fou, et je sentis que la lumière seule me ramènerait à la raison. Je ne voulais plus

d'incertitude, je voulais regarder mon ennemi dans le blanc des yeux... ou plutôt, de côté, comme on m'avait toujours recommandé de le faire.

Mon serpent était toujours là, bien endormi, immobile, ne se doutant nullement qu'un homme de près de six pieds, jeune encore, fort et bien portant, tremblait sous lui, être immonde d'un pouce et demi d'épaisseur et de trois pieds de longueur à peine.

J'allongeai le bras droit et j'atteignis les allumettes qui se trouvaient sur la table de nuit. Ce fut là une manœuvre qui prit dix minutes à exécuter. Sans remuer, après des efforts inouïs, je réussis à allumer la bougie. La lumière m'effraya d'abord. J'allais probablement réveiller le serpent et le duel allait commencer.

Le serpent ne bougea point.

Je m'enhardis jusqu'à sortir la moitié de la tête et à jeter un regard craintif le long du lit. Mon serpent était là, toujours endormi, droit comme un i. Je m'enhardis davantage et réussis à m'extraire du lit. J'allai vite chercher ma bonne canne de Tolède. "Pan, ça y est," ou du moins j'étais prêt à vendre chèrement ma vie.

Je regardai sur la cheminée, dans tous les coins, point de canne. C'était un sort. Où pouvait bien être cette canne ?

Je revins près du lit. Je pris la bougie, et me sentant enfin bien et vraiment éveillé, en possession de toutes mes facultés, je m'approchai et regardai le serpent.

— Ah ! cette canne, m'écriai-je, en riant aux éclats, faut-il être bête tout de même !

MAX O'RELL.

CHRONIQUE DE LA MODE

L'amour de la toilette est devenu tel chez presque toutes les femmes de nos jours, que l'on ne cherche même plus à se dispenser de s'habiller très élégamment lorsque l'on est à la campagne, où les mêmes étiffes, les mêmes formes et les mêmes garnitures que l'on porte aux réceptions citadines se retrouvent au milieu des poules, des moutons et des vaches.

A cela on répond que l'on s'habille pour soi et non pour la galerie. Est-ce bien vrai ?

Et, lorsque l'on se fait très belle, n'a-t-on pas toujours un peu l'espoir d'être vue et admirée ? Tout devient fantaisie en fait de jupes ; car, avec la jupe cloche, toujours doublée, collante sur les hanches et des plus évasées dans le bas, nous en voyons d'autres, très amples et droites, plissées à très larges plis plats autour de la ceinture ; celles-là, on le comprend, ne peuvent être doublées ; mais elles nécessitent, afin de ne pas trop s'éloigner de la note jupe actuelle, un fond de jupe très collant sur les hanches, leur donnant du soutien.

C'est donc toujours la jupe cloche, dont la jupe plissée à gros plis ronds semble être l'ornement et la seconde jupe.

Il est à remarquer que, à part tous les genres de blouses, si commodes et que nous portons toutes avec tant d'entrain, les jupes ont bien plus d'élégance que les corsages, dont les ornements seuls font la valeur.

Ils ont même quelquefois, lorsqu'ils sont fermés sur le devant, une sorte de raideur donnée par les baleines et qu'il est bien facile d'éviter par l'emploi de la nouvelle agrafe-baleine à ressort, si commode et donnant au corsage une grande souplesse, lorsqu'on a soin de ne laisser aucune interruption entre chaque agrafe. Ainsi cousues très exactement et très solidement à la suite les unes des autres, elles ont le soutien de la baleine, tout en conservant au corsage sa souplesse et sa grâce.

Nous voilà donc toutes obligées d'employer ce nouveau système.

Arriverons-nous ou non à un nouveau règne de la crinoline ? Je crois pouvoir avec assurance répondre : non... Personne n'en veut, personne ne la désire, et l'on trouvera bien, sans cette monstruosité, le moyen de soutenir la largeur du bas des jupes, la seule qui soit réellement gracieuse et jolie. Est-ce que nous n'y arrivons pas déjà par les cerclettes et le crin dans le bas des robes ?

Ça que nous avons étant joli, ne serions-nous pas insensées de le changer pour l'horrible ? Aucune crainte donc à avoir de ce côté.

Point de diminution dans la splendeur des manches. Elles sont toujours énormes, et nous ne nous en plaignons plus, tant l'habitude de les voir ainsi s'est invétérée, et nous regarderions avec étonnement, sinon avec mépris, une manche plate, que nous eussions admirée autrefois.

Je ne vois presque plus de volants sur les jupes ; ils ne sont plus à l'ordre du jour ; mais ils reviendront, soyez en certaines ! Il faut seulement leur laisser le temps de se faire oublier assez pour nous réapparaître comme une nouveauté.

La toilette qui va devenir la plus occupante sera certainement celle des voyages, l'automne étant la saison des excursions et des promenades.

Ce sont les costumes tailleur qui vont certainement en avoir tous les honneurs, et l'étoffe préférée sera toujours le drap, dans les teintes neutres, parmi lesquelles le gris de fer aura certainement la préférence.

J'en ai vu un dans ce genre dont la description pourra peut-être vous être utile. Le corsage, forme blouse, était en sarah vieux rouge, mis dans la jupe sous une ceinture de cuir même nuance. Le bas de la jupe était orné par un biais de drap gris fer comme elle et était accompagné de quelques pointes remontantes, également en biais. Cette adjonction n'est pas ce que j'ai trouvé de plus joli, et je lui aurais préféré un second biais plat autour de la jupe. Sur les épaules, un grand collet très collant, à col montant, était aussi orné d'un biais posé à plat dans le bas.

Ce collet, très ouvert sur le devant, laissait apercevoir un nœud-cravate en mousseline de soie blanche.

Déjà, avec le costume que l'on pourrait appeler demi-saison, nous voyons apparaître les chapeaux de feutre qui disent : hiver. Aussi ne nous hâtons pas de les prendre ; on est si longtemps en hiver !... Craignons surtout de nous hâter lorsque la mode ne nous offre aucun changement appréciable. Peut-être n'en apportera-t-elle pas ; mais les trop pressées ont presque toujours lieu de regretter leur précipitation.

Il est plus que probable cependant que grands chapeaux et petites capotes resteront à l'ordre du jour bien longtemps encore. Quant aux ornements, qu'inventer de plus que vous ne connaissez ? Le feutre, quoiqu'il soit aussi chapeau d'hiver, est cependant également un intermédiaire entre la paille et le velours ; c'est donc particulièrement le chapeau de printemps et d'automne, et il est rarement garni de fleurs ; avec lui, on ne voit que plumes et rubans. Il ne paraît pas douteux que les plumes vont avoir plus de succès que jamais, et non seulement elles garniront les coiffures, mais on nous assure qu'elles feront aussi les coiffures elles-mêmes, tant les chapeaux en seront recouverts.

Il n'y aura plus alors ni feutre ni velours, le chapeau ne devant servir, en quelque sorte, que de carcasse.

A cela nous n'aurons rien à dire, car, non seulement ce sera la mode, mais ce sera aussi l'une des plus jolies et élégantes.

Du temps de nos grand-mères, les jeunes filles ne portaient pas de plumes ; mais nous ne sommes plus au temps de nos mères-grandes, et, cet hiver, elles s'en pareront tout autant que leurs sœurs mariées et les douairières.

Je terminais une précédente chronique en donnant à un grand nombre de lectrices qui m'avaient fait l'honneur de me demander mon avis, quelques conseils hygiéniques relativement à la beauté des dents, et je leur indiquais l'eau du docteur Pierre comme souveraine, à mon avis, pour les soins de la bouche. On me demande maintenant de différents côtés où s'achète cette eau ; mais, charmantes lectrices, l'eau du docteur Pierre se trouve partout, et le plus petit parfumeur du monde vous en fournira un flacon.

BLANCHE VALMONT.

C'est par l'éducation qu'on peut réformer la société et la guérir des maux qui la tourmentent.— PLATON.



M. C.-F. STUBBS

Nous avons aujourd'hui l'honneur de présenter à nos lecteurs le portrait de notre aimable confrère, le rédacteur des *Echecs du Saint-John Globe* (N.-B.), un très dévoué disciple de "Caissa," qui a grandement répandu le culte de cette bienveillante déité à travers le Canada.

M. Stubbs est né en Angleterre, à Taunton, le 24 avril 1853, et commença l'étude des *Echecs* à Boston (Etats-Unis), il y a vingt ans. En mars 1883, on le pria de publier une colonne d'échecs dans le *Saint-John Globe*, journal qui devint dès lors le principal organe des *Echecs* dans les provinces maritimes et qui a depuis grandi en importance d'année en année.

Il a organisé un grand nombre de concours de problèmes, qui ont eu un succès énorme, auxquels ont participé les plus illustres maîtres du jour, et publia les envois qui obtinrent des juges le plus de points.



C.-F. STUBBS

M. Stubbs a chanté le jeu d'Echecs en prose et en vers, mais son grand triomphe est surtout dans la composition et la solution des problèmes. Il a obtenu dans les concours trois premiers prix, dont deux avec les plus grands honneurs.

M. Stubbs est l'auteur de plusieurs beaux problèmes mais, comme beaucoup d'autres compositeurs, ses plus grands efforts ne sont pas dirigés en vue d'obtenir des prix dans les concours.

Comme rédacteur d'une colonne d'Echecs, M. Stubbs ne laisse rien à désirer et peut-être considéré, en cette matière, comme *facile princeps*. Sa direction savante et impartiale lui ont fait nombre d'amis. Sa série de problèmes est sans rivale, et son admirable choix de parties, accompagnées de notes nombreuses et instructives, ont initié nombre de jeunes amateurs aux beautés du noble jeu.

C'est le vœu de chacun que M. Stubbs puisse, de longues années encore, remplir sa délicate mission.

J.-E. N.

Qui ne voudra pas lire la *Petite* ou les *souffrances d'une jeune fille*, le dernier roman d'Edouard Cadol, quand il saura qu'il peut l'acheter pour 5 cents à la librairie G. A. et W. Damont, 1826, rue Ste-Catherine ;

NOTES & FAITS

Comediana

Quand Corneille mourut, Racine restait à peu près seul pour soutenir l'éclat que le grand tragique avait jeté sur la scène française. Les chefs-d'œuvre du premier ayant déjà fort enrichi les comédiens, les chefs-d'œuvre du dernier devaient les enrichir encore. Ce qui donna lieu à ce distique qu'on lui mettait dans la bouche :

Puisque Corneille est mort, qui nous donnait du pain,
Nous vivrons de Racine, ou nous mourrons de faim.

* * * *

Histoire des mots et locutions

Les étymologistes ne sont pas d'accord sur l'origine de la qualification de *rainette* ou *reinette*, donnée à une espèce de pomme, reconnue la meilleure.

Quelques-uns dérivent ce mot de *reginetta*, diminutif de *regina*, reine, comme qui dirait la petite reine des pommes.

D'autres, avec plus de vraisemblance, le dérivent de *ranetta*, diminutif de *rana* : *grenouille*, les pommes de rainette étant marquées de petites taches comme le sont les grenouilles, et notamment les petites grenouilles vertes, qu'on appelle aussi *rainettes*.

* * * *

Les curiosités de la langue française :

Pourquoi, lorsqu'on dit d'un homme : Il est rond, est ce comme si l'on disait du même homme : Il est carré ?

Pourquoi dit-on d'un homme : Feu un tel, alors qu'il s'est éteint ?

Pourquoi dit-on : Qui voit ses veines, voit ses peines, alors que c'est lorsqu'on n'a pas de veine qu'on a des peines ?

Pourquoi dit-on : On monte à l'échafaud quand on a descendu les derniers degrés du crime ?

* * * *

Le vieux général

Un ami demandait à un vieux général français : — Comment, après avoir passé votre vie dans les camps, en êtes-vous venu jusqu'à faire ainsi la communion plusieurs fois la semaine ?

— Mon cher, répondit le brave soldat, ce qu'il y a de plus curieux, c'est que je me suis trouvé changé par un prédicateur qui ne m'a jamais dit un mot de religion. Vrai comme vous voilà. Vous allez entendre.

"Après mes campagnes, Dieu m'a donné une femme pieuse dont je respectais la foi, sans la partager. Elle faisait, jeune fille, partie de toutes les congrégations de sa paroisse, et sa signature était suivie de cet titre : *Enfant de Marie*. Jamais sa timidité ne lui permit de me dire un mot de Dieu, mais je lisais sa pensée sur son visage. Quand elle priait, sous mes yeux, chaque matin et chaque soir, ses traits étaient illuminés par la foi et l'amour ; quand elle revenait de l'église, où elle avait communiqué, avec un calme, une douceur, une patience qui avait quelque chose de la sérénité du ciel, c'était un ange. Lorsqu'elle me prodiguait ses soins et qu'elle pansait mes plaies, c'était une sœur de charité.

"Tout à coup, moi aussi, je fus pris, je ne sais comment, du désir d'aimer le Dieu que ma femme aimait si bien, et qui lui inspirait les douces vertus qui faisaient le charme de ma vie, le dévouement dont mes vieux jours avaient besoin. Un jour, moi qui naguère encore ne me sentais pas de foi, moi, si étranger aux pratiques de la religion, si éloigné des sacrements, je lui dis : "Conduis moi à ton confesseur aujourd'hui."

"Par le ministère de cet homme de Dieu, et par la grâce divine, je suis devenu ce que je suis si heureux d'être."

Voilà ce que peut, dans chaque foyer, l'apostolat d'une femme chrétienne.

Variétés pharmaceutiques

Dans un dictionnaire bonatique et pharmaceutique édité, il y a un siècle, chez Didot et Nyon, libraires célèbres et contumiers de publications sérieuses, nous trouvons encore au mot *homme* d'extravagantes indications dont nous allons donner quelques exemples, en regrettant de ne pouvoir tout citer.

"Remèdes tirés du corps de l'homme (homo).

"Ses cheveux sont propres à abattre les vapeurs si en les brûlant on les fait sentir aux malades. On en distille une eau dont on oint la tête avec du miel pour faire croître les cheveux. Réduit en cendres et saupoudrés sur la tête, ils remédient à la léthargie et aux autres affections vaporeuses. On boit cette cendre contre la jaunisse.

"L'haleine d'un homme à jeun arrête l'ophtalmie. Les ongles des pieds sont vomitifs, étant donnés infusés dans du vin.

"Le cérumen des oreilles avalé est un remède contre la colique ; appliqué extérieurement, il guérit la piqûre du scorpion. On le fait cuire avec de l'huile de noix, et on en compose un baume souverain pour les plaies récentes.

"Etmuller dit qu'un goutteux s'est guéri en donnant à manger à un chien un morceau de lard qu'il avait fait bouillir dans son urine ; d'autres y font cuire un œuf et, le faisant manger au chat ou au chien, se délivrent de la fièvre qui par transplantation passe à l'animal.

"Le sang perdu par le nez, enduit au front ou desséché sur une pelle chaude, arrête l'hémorragie.

"Les vers qui s'engendrent dans l'intestin se donnent en poudre par dedans pour guérir les vers des enfants.

"Les poux avalés vivants remédient à la jaunisse et à la fièvre quarte ; etc., etc.

Après les remèdes tirés de l'homme vivant, voici quelques-uns de ceux qui pouvaient être tirés de l'homme mort :

"La graisse humaine fortifie, dissout, adoucit les douleurs, remet les contractions, remplit les cavités laissées par la petite vérole (on sait que les exécuteurs des hautes œuvres vendirent longtemps de cette graisse, vraie ou prétendue)

"La dent d'un homme mort de langueur appliquée sur une dent cariée la fait tomber d'elle-même, sans douleur pour celui qui la perd.

"Le crâne humain est bon pour l'apoplexie. Il faut choisir de préférence celui d'un homme jeune, qui soit mort de mort violente, et qui n'ait point été inhumé (autrefois la plupart des cadavres des suppliciés, notamment ceux des pendus, restaient sans sépulture) On le râpe sans calciner, et l'on prend cette poudre, qui d'ailleurs est excellente pour préserver de la peur nocturne.

"Boire dans le crâne d'un homme mort de mort violente est un remède éprouvé contre les écoulements.

"On guérit aussi les écoulements, les verrues et autres tumeurs, en appliquant dessus la main d'un homme ou d'une femme mort de maladie, et en l'y laissant jusqu'à ce que le froid pénètre la tumeur et que la main du mort s'échauffe un peu — ce qu'on peut répéter plusieurs fois..." etc., etc.

Ces livres, nous le répétons, s'imprimaient et se vendaient encore à grand nombre en 1791 — non pas peut-être que la science réelle consacra encore ces étranges et dégoûtantes prescriptions, mais parce que le crédit continuait à s'attacher à un livre qui avait eu la vogue. Et nous-nous après cela que dans beaucoup de nos campagnes, les pratiques populaires de médecine se ressentent encore de ces barbares absurdités.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Moyen de nettoyer le cristal — Les flacons de cristal ou de verre saisis ou ternis reprennent tout leur éclat et leur propreté si on les rince avec très peu d'eau dans laquelle on aura mis quelques petits morceaux de charbon de bois.

Toute mauvaise odeur, communiquée par liquide quelconque disparaît si on laisse séjourner pendant quelques instants eau et charbon dans le flacon.

CHOSSES ET AUTRES

—On trouve, en Californie, des arbres qui ont 3,000 ans d'existence.

—On estime qu'un million de bicyclettes, évalués à 80 millions de dollars, sont en usage aux États-Unis.

—La région canadienne qui n'a pas été encore explorée a une superficie d'environ 1,000,000 milles carrés.

—On ne croit pas qu'il s'abatte beaucoup de bois, cette année dans la vallée de l'Ontario.

—La récolte du blé du Manitoba sera, cette année, de 20,000,000 minots \$5,000,000 de plus que l'an dernier.

—La princesse Clémentine, fille cadette du roi des Belges, a décidé de renoncer au monde et à ses pompes pour entrer en religion.

—On se propose d'utiliser la rivière Winnepeg pour en obtenir une force motrice de 40,000 chevaux que l'on transmettra à une distance de 110 milles où elle sera employée dans des usines.

—L'exportation des moutons canadiens à la Grande-Bretagne est très considérable, cette année. Jusqu'à présent, il a été expédié, du port de Montréal, 90 754 moutons, contre moins de 4,000 l'an dernier.

—Pour la grande exposition de Paris en 1900, on parle encore de construire un télescope assez puissant pour voir la lune comme si elle n'était qu'à trois pieds de la terre. Ceux qui croient la lune habitée pourront alors satisfaire leur curiosité.

—Il y a eu quatre-vingt-deux ans que la ville de Moscou fut incendiée par les Russes eux-mêmes pour la soustraire à l'armée française de Napoléon Ier. Dans cette immense incendie, 80,000 maisons furent brûlées avec une perte de 150 millions de dollars.

—Le pays le plus riche en chevaux et bêtes à cornes, en proportion de la population, c'est la République Argentine; le plus riche en moutons, l'Autriche; le plus riche en porcs, la Serbie. Le plus pauvre en chevaux, c'est l'Italie; en bêtes à cornes, le Portugal; en moutons, la Belgique, et en porcs, la Grèce.

—Encore un nouvel usage pour le papier. On fait maintenant des poteaux de télégraphe en papier. On se sert de la pulpe ordinaire de papier mélangée à des ingrédients, connus seulement des inventeurs. Les poteaux sont coulés dans un moule en fer; ils sont creux et ne sont affectés ni par la sécheresse, ni par la pluie, ni par la chaleur, ni par le froid.

—On the Bowery est représenté au Royal cette semaine. Cette pièce, on le devine, fera fureur. Les événements sensationnels de la grande métropole se déroulent presque toujours dans ce terrible et lugubre quartier nommé The Bowery.

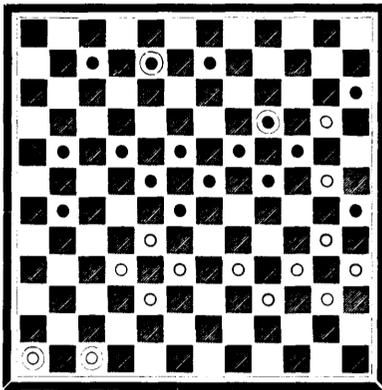
C'est là, qu'à la lueur mystérieuse et obscurcie des réverbères, se sont accomplis les drames sanglants qui font tache dans l'histoire des grandes villes.

On verra tout cela dans On the Bowery. Les acteurs qui composent la troupe sont au nombre de vingt, et leur rôle n'est plus à faire.

LE JEU DE DAMES

PROBLEME No 154

Composé par M. E. St-Maurice, Montréal
Noirs.—16 pièces



Blancs.—14 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 152

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
52	46	39	65
35	28	34	23
44	37	33	46
54	48	31	44
42	36	20	31
32	25	31	20
66	60	65	54
47	40	46	35
41	4	54	30
4	56	6	50
56	1 gagnent.		

Solutions justes par MM. P. Duplessis, Williamville (Conn.); J. H. Desaulniers, Nicolet; D. Vinet, Montréal.

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Saint-Guillaume.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine commençant le 8 octobre, répartition de Mlle Degoyon.

LUNDI } Le Grand Mogol
MARDI }
MERCREDI }

Opérette en quatre actes d'Audran avec deux premières chanteuses

Irma.....MLLE DEGOYON
Mignapour.....MME BOUIT

Mademoiselle Miller, MM. Vissière, Fétis et Giraud

JEUDI, (soirée de Gala) } La belle Helene
VENDREDI }
SAMEDI soirs }

Opérette en trois actes d'Offenbach

MLLE DEGOYON.....Hélène
M. BOUIT.....Paris

Miles Miller et Bertal, MM. Giraud, Géraizer, Vissières, Fétis et Desfassiaux.

SAMEDI } L'Abbé Constantin
en matinée }

Prix des places. — Orchestre 75c, stalles 60c, parterre 50c, admission 40c. Balcon, 1re rangée 60c, 2e et 3e rangées 50c. Amphithéâtre, 25c.

Prix des places pour les soirées de Gala. — Orchestre \$1, stalles 75c, balcon, 1re rangée 75c, 2e et 3e rangées 60c, parterre 60c, admission 50c, amphithéâtre 25c. Matinée. — Orchestre 50c, stalles 40c, parterre 30c, admission 25c, balcon, 1re rangée 40c, 2e et 3e rangées 30c, amphithéâtre 20c

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre.



Dr. H. F. Merrill.

Les Résultats Étonnent

LES HOMMES DE SCIENCE.

La Salsepareille d'AYER

MÉDECINE

Qui n'a pas d'Égale.

Témoignage d'un Médecin bien connu.

« La Salsepareille d'Ayer est sans égale comme dépuratif du sang, et l'on ne saurait trop la louer. J'en ai étudié les effets dans les cas chroniques où aucun autre traitement n'avait réussi et j'ai été étonné de ses résultats. Nulle autre médecine pour le sang que j'aie jamais essayée, et je les ai toutes essayées, n'a une action aussi complète et n'effectue de cures aussi permanentes que la Salsepareille d'Ayer. » — Dr. H. F. MERRILL, Augusta, Me.

La Salsepareille d'Ayer

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer pour les Intestins.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois

Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Le Secret d'une Tombe."



DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

REPORTERS!

We want a responsible LADY or GENTLEMAN in every town to act as newspaper correspondent, report the happenings in their locality and write articles for publication. Experience not required or necessary. Big remuneration for good writers. Enclose stamp for full particulars. MODERN PRESS ASSOCIATION, Chicago, Ill.

PACIFIQUE CANADIEN

CHANGEMENT D'HORAIRE

Depuis dimanche, 30 septembre, les changements suivants ont été faits. Gare Dalhousie, pour Québec, le train partant à 3.30 p.m. ne fera le trajet que le mardi Joliette et Trois-Rivières, le train local partira à 5.15 p.m. tous les jours excepté le dimanche. Gare Windsor, le train partant à 6.15 p.m. et arrivant de Pointe Fortune à 9.45 a.m. sera discontinué. Le train de Pointe Fortune partant à 5.15 p.m. et arrivant à 8.30 a.m. fera le trajet tous les jours excepté le dimanche. L'express d'Halifax arrivera à 8.20 a.m. tous les jours excepté le lundi. Tous les autres trains comme à présent. 4 trains allant et venant entre Montréal et Ottawa, tous les jours excepté le dimanche. Chars salons sur les trains du matin pour Ottawa

Excursion annuelle à bon marché, les 4, 5, 6 octobre, Montréal à

Detroit, Mich., et retour.....	\$10.00
Cleveland, Ohio, et retour.....	12 50
Chicago, Ill., et retour.....	16 00
Cincinnati, Ohio.....	16 00
Saginaw, Mich.....	13.00
B y City, Mich.....	13.00
Grand Rapids, Mich., et retour....	14.00
St-Paul, Minn., et retour.....	39 00
Minneapolis, Minn., et retour.....	39 00
Minneapolis via Toronto, Owen Sound et vapeur.....	40.50

Billets bons pour revenir jusqu'au 22 octobre 1894.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS 129 RUE ST. JACQUES

J. EMILE VANIER
Ancien élève de l'École Polytechnique
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN—6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment: Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

Abonnement d'essai, un mois \$0.50. S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

RENE RAVAUX

ARTISTE-PEINTRE

4, Rue St-Laurent

Résidence privée :

156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enlumines

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Ne vous effrayez pas, ma bien aimée Emilienne, reprit doucement Lucien, je vous dis ce que je ferais si mon père et ma mère se plaçaient entre vous et moi, mais je n'aurai pas à en venir à cette extrémité ; ils m'aime et ne voudront pas faire de leur fils un désespéré. D'ailleurs, si je rencontrais auprès d'eux de la résistance, j'aurais maman Villarceau pour me soutenir ; sa parole respectée se ferait entendre, et c'est avec son cœur qu'elle saurait plaider notre cause.

—Puisque vous persistez dans vos intentions, Lucien, je renonce à m'y opposer ; je vous aime et je serais trop heureuse si ce beau rêve devenait la réalité. Si de nouvelles douleurs me sont réservées, je les supporterai sans me plaindre, en me disant : je les ai méritées.

—Méritées ? comment ?

—En n'ayant pas su vous cacher que je vous aimais et, aujourd'hui encore, en n'ayant pas eu la force et le courage de retenir sur mes lèvres l'aveu de mon amour, que je voyais sans espoir.

—Ainsi, Emilienne, cet aveu que j'attendais, que j'espérais, que je suis venu chercher, vous le regrettez ; vous m'avez rendu le plus heureux des hommes, vous avez élargi ma vie, vous m'avez ouvert le ciel et vous le regrettez !

—Non, je ne regrette rien ! répondit-elle d'un ton animé.

Puis d'une voix subitement assourdie par l'émotion, elle ajouta :

—Si je dois avoir des regrets, ils viendront plus tard.

—Plus tard, s'écria Lucien avec exaltation, vous aurez toutes les joies de la vie, tout le bonheur qu'il me sera possible de vous donner !

La jeune fille eut un sourire doux et triste.

—Je suis préparée à tout, répondit-elle avec mélancolie, à la joie comme à la douleur ; si le bonheur m'arrive, Lucien, il me sera doublement précieux, me venant de vous ; mais si je dois souffrir...

Elle étouffa un soupir et reprit avec un accent de tristesse profonde :

—Enfin, je suis résignée.

Le jeune homme s'était rapproché d'elle ; il lui prit la main et, sur le ton de la prière :

—Je vous en prie, Emilienne, n'ayez plus de sombres pensées, chassez vos craintes et ne pensez plus à autre chose qu'au bonheur que l'avenir nous promet à tous deux. Oh ! ce bonheur, vous ne savez pas que le force vous avez mise en moi pour le conquérir ! Laissez-moi faire et, bientôt, ce ne sera plus l'ouvrière en dentelles, mais la fiancée de Lucien Delteil que mes parents recevront à l'hôtel Villarceau.

Tout en parlant, il l'avait doucement attirée contre lui, et elle le regardait comme enivrée de ses paroles.

—Ayez confiance et bon espoir, lui dit-il.

—Vous le voulez, Lucien, j'espère !

Il lui mit un baiser sur le front.

Au même instant un coup de sonnette se fit entendre.

Tous deux sursautèrent.

—Oh ! Lucien, dit la jeune fille devenant très pâle, si c'était votre mère !

—Je ne le crois pas, car elle a à rendre aujourd'hui plusieurs visites. Mais si c'est ma mère, chère Emilienne, elle me trouvera auprès de vous et me fournira ainsi l'occasion d'avoir avec elle une explication devenue nécessaire.

—Oh ! pas devant moi !

—Soyez tranquille et, encore une fois ayez confiance.

La porte de la chambre s'ouvrit et Catherine annonça Mme Villarceau.

III.—LA BONNE GRAND'MÈRE

La vieille dame entra et trouva l'ouvrière et son petit fils debout, lui un peu en arrière de la jeune fille.

Elle ne fut point surprise de la présence de Lucien, ayant été prévenue sans doute par Mme Martinet.

Emilienne, maintenant très rouge, restait immobile, comme si ses pieds eussent été cloués au parquet.

Quart à Lucien, il paraissait anxieux, quoiqu'il fût absolument maître de lui. Il craignait que sa grand'mère, mécontente, n'exprimât sa contrariété en paroles qui pourraient blesser le cœur d'Emilienne.

D'un coup d'œil, Mme Villarceau avait remarqué la vive rougeur d'Emilienne, l'inquiétude de Lucien et deviné qu'elle venait d'interrompre un doux échange de paroles d'amour. Mais elle eut bien vite rassuré le jeune homme, en s'approchant d'Emilienne et en lui disant avec ce doux accent de bonté qui lui attirait tous les cœurs :

—Ma chère mignonne, il me semble que vous ne me recevez pas aussi gaiement aujourd'hui que d'habitude ; serait-ce par hasard ce grand garçon qui jetterait un froid entre nous ? Non, n'est-ce pas ; il ne saurait avoir la

prétention de me priver de votre affection et de m'empêcher de vous aimer

—Oh ! madame... balbutia Emilienne.

—Ce n'est pas cela ; mais je comprends, vous avez peur que je vous gronde ; eh bien, non, je ne veux vous adresser aucun reproche, et pourtant j'en aurais le droit, car vous savez tout le plaisir que j'éprouve à vous voir, à causer avec vous, et vous ne venez plus, vos visites sont de plus en plus rares ; la vieille femme est délaissée.

Voilà ma grande colère apaisée, continua Mme Villarceau avec son meilleur sourire, et maintenant, ma chère mignonne, embrassez bien vite la vieille grand'mère.

—Oh ! madame, comme vous êtes bonne ! s'écria la jeune fille, les yeux pleins de larmes.

Et elle jeta ses bras au cou de Mme Villarceau, qui l'embrassa sur les deux joues.

—Vous dites que je suis bonne, reprit l'excellente femme, eh bien, oui, je suis bonne et veux toujours l'être ; que serait donc ma vieillesse, si elle n'avait pas pour les autres l'agrément de la bonté ? Et puis, ajouta-t-elle très émue, c'est en étant bonne que j'honore le mieux la mémoire de celui qui m'a appris la bonté.

—Et que vous vous faites aimer et vénérer, bonne-maman, dit Lucien, qui vint à son tour embrasser sa grand'mère.

—Ah ! ah ! monsieur le mauvais sujet, dit en souriant Mme Villarceau, tu fais bien de m'embrasser pour te faire pardonner tes cachotteries. Vryons, pourquoi ne m'as-tu pas dit ce matin que tu avais l'intention de rendre visite à Mlle Lormont ?

—Bonne-maman, vous aviez déclaré que vous ne sortiriez pas aujourd'hui.

—C'est vrai, j'avais dit cela ; mais si tu m'avais prévenue... Après tout, tu préférerais peut-être venir seul.

—Oh ! bonne-maman...

—C'est bien, tu n'es pas un grand coupable, et quand même tu le serais envers moi, il me faudrait te pardonner.

Mme Villarceau eut l'air de menacer du doigt son petit fils.

Elle s'assit sur la chaise qu'avait avarcée Emilienne et s'adressant à la jeune fille :

—En effet, reprit-elle, je n'étais pas disposée à sortir ; mais, tout à coup, j'ai été prise du désir de vous voir, j'ai fait atteler et je suis venue.

—Madame, dit la jeune fille, vous me donnez constamment des preuves d'une affection toute maternelle.

—Ne vous y trompez pas, Emilienne, c'est bien comme une mère que je vous aime. Je n'oublie pas, je ne peux pas oublier qu'une des dernières paroles prononcées par le Dr Villarceau avant de mourir s'adressait à vous, qu'une de ses dernières pensées a été pour vous. J'ai vu, chère enfant, dans son regard fixé sur moi, avec quelle éloquence et quelle confiance il me recommandait de veiller sur vous et de vous protéger si vous aviez besoin d'une protection.

La voix de la veuve s'était mouillée de larmes et peu à peu affaiblie.

—Ma tâche n'a pas été difficile, continua-t-elle : depuis la mort de votre mère, je n'ai pas eu beaucoup à veiller sur vous, vous n'avez pas eu encore à réclamer ma protection ; seule, par votre travail, votre honnêteté, votre sagesse, votre volonté, vous avez surmonté, toutes les difficultés de l'existence ; vous avez su éloigner de vous tous les dangers auxquels votre jeunesse pouvait être exposée.

Vous avez le droit d'être fière de vous, mon enfant, autant que je suis heureuse, moi, de vous adresser tous les éloges que vous méritez.

—Ah ! c'est bien, bonne-maman, c'est bien ce que vous dites ! s'écria Lucien avec chaleur.

—Mon ami, répliqua gravement Mme Villarceau, je rends hommage à la vertu.

Après un silence, elle reprit :

—Emilienne, je viens de dire que vous étiez seule : non, vous n'étiez pas seule, puisque j'étais là, toujours prête à vous tendre la main et à vous soutenir. Mais, je le répète, ma tâche a été facile, car vous n'avez jamais eu un instant de défaillance. Ah ! vous avez l'âme haute et le cœur bien placé ; il semblerait que le Ciel eût voulu vous dédommager du malheur qui vous a frappée dans votre berceau. Peut-être êtes-vous protégée là-haut par les prières de Marguerite et de celle qui vous a mise au monde.

Emilienne pleurait silencieusement.

—Où, pleurez, ma chère petite, dit Mme Villarceau ; elles sont belles vos larmes, ces larmes pieuses que vous versez !

Il y eut un nouveau silence et Mme Villarceau reprit.

—Vous me dites souvent, Emilienne, que vous avez contracté envers nous une grosse dette de reconnaissance dont vous ne pourrez jamais vous acquitter ; eh bien, nous, chère enfant, nous avons aussi des obligations envers vous, une dette également, que nous ne pouvons plus payer, hélas ! que par notre grande affection.

—Madame, madame, dit la jeune fille en tournant vers la grand'mère son beau visage inondé de larmes, c'est trop de bonté, vous me rendez toute confuse.

—Eh bien, je m'arrête ; mais n'oubliez pas ce que je viens de dire ; que mes paroles relèvent votre courage, s'il était un jour abattu, et éloignent de vous toutes pensées attristantes qui pourraient troubler la sérénité de votre âme.

Emilienne, fort troublée, ne comprit point toute la portée de ces bonnes paroles de la grand'mère ; elle sentit ce qu'elles avaient de vraiment maternel, mais ne put deviner toutes les promesses qu'elles contenaient.

Lucien ne s'y trompa point, lui, il ne dit rien, mais il adressa à Mme Villarceau un regard qui exprimait la plus vive reconnaissance.

La vieille dame eut un fin sourire.

Passant à un autre sujet de conversation, elle parla à Emilienne de son travail, de l'emploi de ses dimanches et jours de fête, trouva que la jeune fille avait raison de ne pas prendre d'ouvrières, attendu qu'elle n'avait pas besoin d'augmenter sa clientèle. Cependant elle demanda à Emilienne s'il lui était encore venu de nouvelles clientes.

—Oui, madame, deux, et c'est pour elles que je travaille en ce moment, répondit la jeune fille.

Mme Villarceau examina la pièce de dentelle que l'ouvrière avait sur ses genoux.

—Elle est fort belle et très riche cette dentelle d'Alençon, dit-elle.

—Oui, madame, et sa réparation réclame toute mon attention.

—Et toute votre habileté ; votre travail est vraiment merveilleux, ma mignonne, vos doigts sont ceux d'une fée. En vérité, vous faites là un travail de patience.

—Oui, c'est long ; je travaille à cette dentelle depuis huit jours et je ne pense pas pouvoir achever sa réparation avant quinze jours.

—Comment appelez-vous vos deux nouvelles clientes ?

—L'une est Mme de Vauclair.

—La femme du général de Vauclair ?

—Oui, madame.

—Je l'ai connue autrefois ; elle n'est plus jeune aujourd'hui, comme moi elle a vieilli ; cependant, autant que je puis me rappeler, elle doit être de six ans moins âgée que moi.

—Mon autre nouvelle cliente, est la nièce de Mme la générale de Vauclair.

—Elle se nomme ?

—Mme Pierson ; elle est veuve d'un chef de bataillon du génie, m'a dit Mme de Vauclair. Ces deux nouvelles clientes me sont venues par Mme la comtesse de Brenne, à laquelle Mme Villarceau, ma protectrice, a bien voulu me recommander il y a quelques mois.

—A leur tour, satisfaites de votre travail, Mme de Vauclair et Mme Pierson vous recommanderont à d'autres personnes.

—Je l'espère, madame. Il faut que ce soit ainsi pour que je ne manque pas d'ouvrage.

Mme Villarceau se leva.

—Allons, dit elle, je constate avec satisfaction que tout est bien ici, et je suis heureuse, très heureuse d'être venue voir aujourd'hui, ma chère petite. S'adressant à son petit-fils.

—Lucien, dit-elle je n'ai pas à faire d'autres visites, veux-tu me donner le plaisir de revenir à Passy avec moi ?

—Oui, bonne maman.

—Alors je t'emmène.

Mme Villarceau embrassa affectueusement Emilienne, puis s'approcha de la cheminée, ayant l'air d'admirer une douzaine de roses achetées le matin et placées dans un vase ; cela pour donner à Lucien le temps de serrer la main de la jeune fille et de lui dire à voix basse :

—Confiance et espoir !

Mme Villarceau se retourna.

—Je suis à vous, bonne maman, dit Lucien.

Emilienne les accompagna jusque sur le palier.

—Au revoir, ma mignonne, et à bientôt, dit la grand'mère.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard expressif.

Lucien s'en allait radieux, mais Emilienne avait la tristesse dans l'âme. C'était vrai, les bonnes paroles de Mme Villarceau l'avaient rendue confuse ; ce n'était pas aussi, peut-être, le rouge de la honte qui était monté à son front ?

Elle se disait qu'elle venait de tromper cette excellente femme, qu'elle avait joué devant Mme Villarceau un rôle indigne d'elle. Allait-elle donc être forcée de dissimuler sans cesse, elle dont les yeux et la bouche n'avaient jamais su mentir ? Oh ! tromper ses bienfaiteurs, avoir pour eux des paroles menteuses, mettre un masque sur son visage ! Non, non, elle ne le pourrait pas, c'était impossible. Toutes ses craintes lui revenaient, elle se sentait bouleversée dans tout son être.

Mon Dieu ! pourquoi Lucien l'avait-il aimée ? Avant, quand elle avait le cœur libre, la conscience tranquille, elle était si heureuse ! Et maintenant elle n'avait pas assez de reproches à s'adresser. Dans son honnêteté farouche, elle voulait se trouver coupable ; elle avait trahi la confiance de ses bienfaiteurs, elle payait d'ingratitude cette affection qu'ils lui avaient tous témoignée.

Confiance et espoir ! lui avait dit et répété Lucien. En quoi pouvait-elle avoir confiance, quand elle ne voyait rien à espérer ?

Ah ! malgré tout ce qu'il avait pu dire, Lucien ne les avait pas chassés, ces noirs fantômes que créait son imagination et qui hantaient son cerveau.

Elle était rentrée dans sa chambre, y trouvant pour la première fois un grand vide. C'est là qu'elle allait vivre désormais seule, condamnée à une solitude qui sans doute, convenait à ses goûts, mais n'était pas de son âge. Car elle en prenait la résolution, en faisant le serment, on ne la verrait plus à l'hôtel Villarceau, où elle n'avait plus le droit de se présenter.

Elle s'était arrêtée devant la cheminée ; elle se baissa machinalement

pour respirer le parfum des roses qui, fraîches et belles de couleurs comme au printemps, semblaient lui sourire.

En se redressant elle se vit dans la glace.

Un pli plein d'amertume se dessina sur ses lèvres, à ce moment décolorées.

—Oui, murmura-t-elle, pour mon malheur je suis jeune et belle.

Elle laissa échapper un profond soupir.

—Ainsi, reprit-elle tristement, pour quelques-unes, les pauvres filles comme moi, la beauté est un don fatal ! Ma jeunesse et ma beauté, je les maudis !

Elle eut comme un geste de désespoir et s'écria :

—Ah ! je voudrais être laide !

—Emilienne, vous êtes folle ! lui dit Mme Martinet, qui venait d'entrer.

La jeune fille jeta sur la bonne Catherine un regard désolé, baissa la tête et reprit son ouvrage.

Mais elle était comme écrasée sous le poids de ses pensées et ces jolis doigts de fée, dont avait parlé Mme Villarceau, n'avaient pas leur agilité habituelle.

Elle travaillait cependant, févreuse, se disant que son unique refuge était dans le travail.

Pauvre Emilienne, elle ne se doutait guère qu'à ce moment elle travaillait pour sa grand'mère maternelle !

* *

Le coupé de Mme Villarceau se dirigeait rapidement vers Passy.

La grand'mère, heureuse d'avoir son petit-fils à côté d'elle, s'était mise à lui parler, passant d'une chose à une autre ; elle cherchait à intéresser Lucien afin de l'empêcher de s'absorber dans ses pensées. A vrai dire, le jeune ingénieur écoutait distraitement, assez indifférent aux petites histoires mondaines que racontait la vieille dame.

Certes, son oreille aurait été autrement attentive, si Mme Villarceau eût parlé d'Emilienne ; mais pendant tout le trajet, avec intention sans doute, elle ne fit aucune allusion à la jeune fille.

—Et cependant, se disait Lucien, je le sens, je le devine, elle a quelque chose à me dire au sujet d'Emilienne.

Ils arrivèrent. La voiture s'étant arrêtée devant le perron de l'hôtel, le jeune homme sauta lentement à terre et tendit sa main à Mme Villarceau pour l'aider à descendre.

—Lucien, dit la grand'mère, je désire causer quelques instants avec toi ; nous en avons tout le temps ; ton père est à sa clinique où ta mère doit venir le prendre, en passant, et ils ne rentreront pas avant sept heures.

Ils montèrent dans les appartements et Mme Villarceau fit entrer le jeune homme dans son petit salon. Après s'être débarrassée de son manteau et de son chapeau, qu'elle remit à sa femme de chambre, la grand'mère s'assit dans un fauteuil et fit signe à Lucien de s'asseoir en face d'elle.

—Mon cher enfant, dit-elle, je n'ai pas été beaucoup surprise en te trouvant tantôt chez Emilienne ; car c'est en pensant que je te rencontrerais là que je me suis décidée à faire aujourd'hui une visite à ma protégée ; je n'en étais pas absolument sûre, cependant ; mais toute la semaine tu as été préoccupé, agité, comme inquiet ; je t'ai observé et à certaines paroles qui te sont échappées, j'ai deviné ton intention ; enfin ce matin, quand j'ai appris que tu n'irais pas à ton ministère cette après-midi, je me suis dit : " Il ira voir Emilienne. Je ne m'étais pas trompée."

—Et bonne-maman a voulu nous surprendre.

—J'aurais voulu arriver assez tôt pour arrêter sur tes lèvres les paroles que tu as fait entendre à Emilienne. Je ne sais pas tout ce que tu as pu lui dire, mais je m'en doute. Quand je suis entrée, vous étiez très émus l'un et l'autre ; la pauvre petite était tellement troublée qu'elle ne savait que dire et cublait de m'embrasser.

Lucien, pour longtemps peut-être, oh ! je ne dis pas pour toujours, tu as troublé la douce tranquillité d'Emilienne.

—Oh ! grand'mère !

—Cette jeune fille est une sensitive et elle est douée d'une délicatesse qui lui fait tout exagérer ; elle a peur de tout et d'elle-même. Sans le savoir et certainement aussi sans le vouloir, tu as mis en elle des inquiétudes, tu as porté le trouble dans son âme.

—Mon Dieu ! que dites-vous ?

—Ce qui est. Enfin, on ne peut éviter ce qui doit fatalement arriver. Ce que je n'ai pu empêcher aujourd'hui serait arrivé demain ou un autre jour.

—Mais que pensez vous donc ?

—Rien qui puisse diminuer ma confiance en vous deux ; rien qui puisse altérer mon affection pour toi et porter atteinte à la sagesse, à la vertu de cette jeune fille ; car je te connais, Lucien, et je connais aussi Emilienne. Tu es incapable de ne pas respecter cette enfant, qui est sous ma protection, et elle est incapable de manquer à un seul de ses devoirs.

Lucien, tu aimes Emilienne depuis un an.

—Depuis plus longtemps, bonne-maman.

—Qu'as-tu fait pour te guérir de ton amour ?

—Tout ce qu'il m'était possible de faire.

—Oh !

—N'en doutez pas ! Mais l'amour s'était si bien emparé de mon cœur, de mon être tout entier, que la lutte était impossible ; il a été plus fort que ma volonté, plus fort que mon raisonnement, plus fort que tout. Alors j'ai compris que je ne pouvais avoir le bonheur sans Emilienne, j'ai compris qu'elle était toute ma vie, que c'était elle qui ensoleillait mon avenir.

Mme Villarceau hocha la tête.

— Une passion ! murmura-t-elle.
— Ah ! bonne-maman, si vous saviez comme je l'aime ! s'écria le jeune homme.

— Tu me le dis assez. Je ne te demande pas si Emilienne t'aime, je le sais depuis longtemps. Elle aussi a voulu défendre son cœur et a essayé de lutter contre un sentiment qu'elle n'osait s'avouer à elle-même.

Ah ! Lucien, Lucien, pourquoi t'es-tu tant pressé de parler de ton amour à Emilienne ?

— Je ne pouvais plus attendre.

— Ne dis pas cela, tu as subi un entraînement auquel tu devais résister. Que va-t-il résulter de cela ?

— Mais...

— Laisse moi dire et écoute : Emilienne, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, ne nous faisait plus que de rares visites ; à présent, elle ne viendra plus.

Le jeune homme tressaillit violemment et devint très pâle.

— Elle ne peut plus venir, ajouta Mme Villarceau, tu l'as chassée de notre maison.

Lucien laissa échapper une plainte sourde et courba la tête.

Mme Villarceau avait raison, il le comprenait.

— Ah ! mon pauvre ami, reprit l'excellente femme, heureusement que tu as ta grand'mère.

— Oh ! oui, fit le jeune homme.

Il glissa de son fauteuil, tomba à genoux devant Mme Villarceau et s'empara de ses mains qu'il couvrit de baisers.

— C'est bien, c'est assez, je sais que tu m'aimes, disait la grand'mère, ayant peine à contenir son émotion.

Lucien resta à ses genoux, assis sur un tabouret.

— Vous êtes avec nous, n'est-ce pas, bonne maman.

— Tu le sais bien, répondit elle, et c'est sur moi que tu comptes.

— Oui.

— Qu'as-tu promis à Emilienne ?

— Qu'elle serait ma femme.

— Et tu ne vois à cela aucune difficulté ?

— J'en vois plusieurs ; mais grâce à vous, elles disparaîtront. C'est vous, bonne-maman, qui plaiderez, auprès de mon père et ma mère, ma cause et celle d'Emilienne.

— Et tu espères que je réussirai ?

— J'en suis sûr.

— Ce sera moins facile que tu ne le crois. Ton père et ta mère ont en vue une jeune fille belle et riche qu'ils désirent te voir épouser.

— Je la connais ; ils m'en ont déjà parlé et ont pu se convaincre que je ne voyais pas mon bonheur dans ce mariage. Ils se sont même imaginé que je m'étais si complètement donné à la science, que l'idée seule du mariage me répugnait. Comme ils se trompent !

Enfin, bonne-maman, mon père et ma mère m'aiment assez pour renoncer à certaines espérances, quand ils sauront qu'il s'agit du bonheur de ma vie.

— Assurément, ton bonheur sera ma force, ou, si tu aimes mieux, mon armure de bataille ; j'aurai bien aussi d'autres armes en réserve ; mais ne te fais pas illusion, il me faudra vaincre l'une après l'autre toutes les oppositions, et cela demandera du temps.

— Je serai patient.

— Voilà, Lucien, le rôle que tu vas faire jouer à ta grand'mère, une vieille femme !

— Sous vos cheveux blancs, bonne maman, vous avez conservé toute votre jeunesse.

— Flatteur !

— Il y eut un bout de silence.

— Lucien, reprit gravement Mme Villarceau, il serait nécessaire que tu t'éloignasses de Paris pendant quelque temps.

— M'éloigner de Paris ? fit-il très étonné.

— Osi, dans ton intérêt ; tu as de fréquentes irritations nerveuses qu'il faut calmer, et puis, toi n'étant pas là, j'agirai plus librement.

Le jeune homme sourit tristement et secoua la tête.

— Bonne-maman, dit-il, vous avez une arrière-pensée.

— Non, mais je veux ta tranquillité et celle d'Emilienne. Si tu restes à Paris, tu la reverras, et il ne le faut pas, jusqu'au jour où sans trembler, sans trouble, elle pourra mettre sa main dans la tienne. As-tu confiance en ta grand'mère ?

— Oh ! bonne maman !

— Eh bien, crois-moi, éloigne-toi pendant un mois, deux mois, s'il le faut ; le moment venu, je te rappellerai.

— Mais où voulez-vous que j'aille ?

— Où tu voudras.

— Il faut que j'obtienne un congé.

— Il me semble que sans demander un congé, sans cesser de remplir tes fonctions, tu peux faire un agréable voyage d'un mois ou deux. Voyons, ne nous as-tu pas dit avant-hier que le Ministère avait décidé de former une commission d'ingénieurs des mines, qui serait chargée d'explorer nos montagnes du midi de la France et de s'y livrer à des recherches et à des études scientifiques qui seraient l'objet d'un rapport géologique ?

— Oui, c'est vrai.

— Ne nous as-tu pas dit aussi que ton directeur t'avait proposé de faire partie de cette commission ?

— En effet, bonne maman, cette proposition m'a été faite.

— Eh bien, mon cher enfant, pour les raisons que tu sais, il faut accepter.

— Bonne maman, je partirai,

— Très bien, tu deviens raisonnable.

— Vous ordonnez, j'obéis.

— Quand la mission doit-elle quitter Paris ?

— Pas avant une dizaine de jours. M'autorisez-vous à aller voir Emilienne avant mon départ ?

— Non, Lucien, car ce serait une nouvelle et douloureuse entrevue, que nous devons éviter à ma protégée.

— Mais que pensera-t-elle ?

— Sois tranquille, je vais avoir aussi, moi, une mission à remplir auprès de la pauvre enfant ; je me charge de la rassurer, de calmer ses craintes, d'apporter l'apaisement dans son âme tourmentée.

— Vous la verrez souvent, vous me le promettez ?

— Oui, je te le promets.

— Et vous lui parlerez de moi.

— Sans doute.

— Il faudra m'écrire souvent, bonne maman.

— Je te fais aussi cette promesse, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que tu répondras à chacune de mes lettres et que tu n'éciras pas à Emilienne.

— Oh ! vous me demandez trop.

— Non, laisse-moi te faire subir cette épreuve que je sais nécessaire ; si c'est un sacrifice que je t'impose tu le feras. Mais je te parlerai d'Emilienne dans mes lettres et je ne te défends pas de me parler d'elle dans les tiennes.

A ce moment le roulement d'une voiture se fit entendre sur le pavé de la cour.

— C'est le docteur et Valentin qui rentrent, dit Mme Villarceau en se levant.

Lucien lui jeta ses bras autour du cou et l'embrassa avec effusion.

— Ils sont probablement plus pour Emilienne que moi, ces baisers, dit la grand'mère avec un malicieux sourire.

— Pour vous et pour elle, bonne-maman, répondit Lucien.

IV.—L'HOMME PROPOSE

Un samedi matin, Paul Lebrun arriva de très bonne heure à son atelier, et à huit heures il était à l'ouvrage, il travaillait à la composition du grand tableau historique qu'il destinait à la prochaine exposition des Beaux-Arts ; ce n'était encore que le dessin au fusain, mais quel travail sérieux, important que ce groupement des personnages en leur donnant l'attitude, le mouvement, l'expression que chacun doit avoir, en s'appliquant en même temps à la correction absolue des lignes du dessin.

Paul allait travailler jusqu'à onze heures et demie, et après avoir déjeuné avec son père, comme d'habitude, il partirait pour Montlhéry, où il n'arriverait jamais assez vite, lui semblait-il.

C'est que le samedi et le mercredi précédents, retenu à Paris, il n'avait pu se rendre là-bas, où son amour l'appelait. Dix jours sans avoir vu Georgette ; comme c'était long !

L'autre samedi, M. Delteil était venu inviter son père et lui à déjeuner le lendemain à l'hôtel Villarceau ; c'était une fête de famille à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de Mme Villarceau, impossible de ne pas accepter l'invitation.

Le mercredi, le jeune artiste ne put quitter Paris ; un peintre célèbre, membre de l'Institut, dont Paul avait été l'élève à l'École des Beaux-Arts, venait de mourir, et les obsèques avaient lieu le jeudi à onze heures et demie. Le jeune homme ne pouvait se dispenser d'assister à la cérémonie funèbre. C'était un devoir, et pour rien au monde il n'aurait voulu y manquer.

Mais s'il n'était pas allé à Montlhéry, il s'y était souvent transporté par la pensée.

Georgette devait être étonnée et même inquiète de ne pas le voir. Que pouvait-elle s'imaginer ? Et il n'avait pas osé, ou plutôt il n'avait pas voulu lui écrire, dans la crainte que sa lettre ne tombât entre les mains de l'aubergiste ou de sa servante et ne donnât lieu à un redoublement d'invectives grossières envers la jeune fille.

Mais le soir même il allait pouvoir se dédommager, se livrer entièrement aux joies intimes de son cœur.

Oh ! se retrouver auprès de Georgette ! Aux sensations qu'il éprouvait, il sentait combien il aimait cette belle et pure jeune fille, qui réalisait l'idéal qu'il avait rêvé.

Il travaillait avec entrain, avec cette satisfaction et ce sentiment de l'artiste inspiré, qui ne croit pas son talent au-dessous de l'œuvre qu'il veut produire, lorsque, soudain, la porte de l'atelier s'ouvrit.

Le jeune artiste peintre Albert Picot entra.

— Tiens, c'est toi ! fit Paul, donnant un dernier coup de fusain.

— Parbleu, mon cher, comme on ne te voit plus nulle part, il faut bien qu'on vienne te relancer dans ton atelier. Tu travailles... Ah ! ah ! qu'est-ce que ces personnages ?

— Tu ne vois pas ?

— Dame, non, je cherche.

— Mon cher Albert, je te présente François Ier et à sa gauche, un peu effacée, Diane de Poitiers.

— Je les reconnais.

— Devant eux, la sœur du roi ami des lettres, la princesse Marguerite de France, tenant par la main Clément Marot, suivi des poètes et lettrés de l'époque ; ils viennent, présentés par Marguerite, qui était, elle aussi, un poète, demander au roi la grâce de leur confrère et ami Étienne Dolet. L'attitude des suppliants, l'émotion du roi, la noble fierté de la princesse,

qui a confiance en la justice de son frère, et l'expression attendrie du regard de la belle Diane, donneront l'animation, la vie à cette scène.

La cause du célèbre imprimeur-écrivain est gagnée devant le roi ; mais dans la condamnation du philosophe aux pensées hautes et hardies, les méchants ont joué leur rôle, comme dans le jugement qui a condamné Jeanne d'Arc, l'héroïque Lorraine, la vierge de France. François Ier ne put sauver Étienne Dolet, et ce nouveau martyr du fanatisme religieux fut brûlé vif sur la place Maubert.

—Eh bien, mon cher Paul, je n'ai que ceci à te dire ; ton tableau sera très remarqué et, du coup, il te placera au premier rang.

—Oh ! je n'en demande pas tant.

—Tu es modeste ; mais quand on a ton talent, c'est permis. Et d'ailleurs, le véritable talent, le génie lui-même est toujours modeste. Va mon ami, ton succès est certain ; il sera grand, incontesté, et tous les artistes, des plus petits jusqu'aux plus grands, applaudiront des deux mains.

—Tu ne songes pas aux jaloux.

—Mon cher, le succès est plus fort que tout ; quand une œuvre s'impose, quand elle est acclamée, les jaloux et les envieux disparaissent. Le public est le vrai juge ; on s'incline et l'on se tait devant ses arrêts.

—Enfin, mon cher Albert, chacun faisant ce qu'il peut, fait ce qu'il doit ; je travaille pour l'art que nous aimons, pour notre école française, si grande aujourd'hui, et afin d'apporter quelque chose, si je le peux, à la gloire de la France.

Les deux jeunes gens se tendirent et se serrèrent la main.

Après un silence Albert Picot reprit :

—Tu as dû trouver chez ta concierge une lettre que j'y ai laissée pour toi.

—Oui, mon ami, et je te remercie de la peine que tu t'es donnée pour moi.

—Pourquoi parles-tu de peine ? c'était pour moi un plaisir de t'être agréable. Tiens tu toujours à savoir quelle est la mystérieuse inconnue du bal des canotiers ?

—Si j'y tiens, Albert, plus que jamais ! Malheureusement...

—Achève.

—Toutes les recherches seront inutiles.

—Ne t'ai-je pas dit dans ma lettre que tu pouvais compter sur moi et que, n'importe à quel prix, je saurais le nom de la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat.

—Oui. Eh bien ?

—Eh bien, mon cher, si je suis venu ce matin te déranger dans ton travail, c'est pour te dire que je n'ai plus à chercher, ayant trouvé.

Paul tressaillit violemment et son regard s'illumina.

—Alors, Albert, fit-il, tu sais...

—Oui, mais je vais te dire comment j'ai su... Mon récit pourra ne pas t'intéresser beaucoup, mais au moins il t'amusera un peu.

—Je t'écoute, mon ami.

—Je travaille aussi, moi, mais pas avec autant d'ardeur que toi ; je fréquente un peu trop, je l'avoue humblement, les brasseries et les bals de Montmartre, il faudra que je prenne décidément une résolution virile et que tu me serves d'exemple. Enfin, pour mener à bien mes recherches, je fréquenterai plus assidûment encore la Reine-Blanche et l'Elysée-Montmartre. Je tenais à y rencontrer une sylphide, qui est un des plus beaux ornements des endroits où l'on est censé s'amuser.

Cependant je ne la rencontrais pas, et pour cause : elle avait imité l'hirondelle et pris son vol vers la Méditerranée.

Avant-hier, à l'Elysée-Montmartre, quelques camarades et moi étions attablés, fumant la pipe et buvant de la bière, enveloppés d'un épais nuage de fumée, lorsque tout à coup celle que je cherchais parut devant moi et me tendit sa petite main, en me montrant ses dents blanches, comme si je ne les avais jamais vues.

Elle était haletante et avait la figure enluminée et couverte de sueur, échauffée par une danse de haute école qu'elle venait d'exécuter.

Je m'empressai de faire à côté de moi une place à "Colibri"—un nom qu'elle s'est donné ou qu'on lui a donné—et à appeler le garçon pour servir de la bière.

—Ma chère, lui dis-je, quand elle se fut rafraîchie, êtes-vous allée quelquefois cette année à Bougival ?

—Bougival, me répondit-elle en riant, j'adore cet endroit-là et surtout le bal des canotiers ; je n'en manque pas un. Entre nous, mon cher la société y est plus distinguée qu'à l'Elysée ; on n'y rencontre pas comme ici des valets de chambre et des bonnes d'enfants.

Et elle eut une moue dédaigneuse tout à fait délirante.

—Alors, repris-je, vous avez eu connaissance d'un incident qui aurait pu avoir des conséquences très graves, un jeune homme, un artiste jeté dans la Seine, où il a failli périr.

—Oh ! je me rappelle très bien ; il y eut là un acte de vengeance brutale provoqué pour rien, une gaminerie. Le jeune homme en question, très gentil, ma foi,—salut, Paul, salut,—eut l'idée de faire la charge d'un groupe dont je faisais partie ; j'eus un instant le dessin entre les mains et je regrette de me l'être laissé enlever ; c'était vraiment très réussi ; j'y figurais sous des traits peu flattés ; mais c'était tout de même d'une ressemblance... Il a du talent, beaucoup de talent, ce petit-là.

Mon cher, voilà le jugement porté sur toi par Mlle Colibri. Et elle s'y connaît, car elle fréquente beaucoup d'ateliers en qualité de modèle.

Pour me prouver qu'elle était bien au courant de l'affaire, elle raconta la querelle au bord de l'eau, le drame dans la Seine et ton sauvetage et celui de ton ami Lucien.

—Mais, lui dis-je, vous ne me parlez pas d'une femme qui se trouvait

là et qui s'intéressa si vivement aux deux jeunes gens qu'elle promit cinq cents francs à celui ou ceux qui les sauveraient.

—Ah ! oui ! s'écria-t-elle, Mme Prudence !

—Mme Prudence ? répéta Paul d'une voix étranglée par l'émotion.

—Oui, mon cher, ta mystérieuse inconnue, la dame aux cinq cents francs et au chapeau grenat se nomme Prudence.

—Elle n'a pas un autre nom ?

—J'ai adressé moi-même cette question à Colibri ; mais elle ne connaît la dame que sous le nom de Prudence.

—Où demeure-t-elle ? Que fait-elle ?

—Ton inconnue, qui ne l'est plus à présent, demeure assez près d'ici, rue Lafayette, où elle tient une boutique ayant pour enseigne : *A la Pensée*. Elle vend là des objets d'art et de curiosité. A son commerce de brocanteuse, elle ajoute celui des étoffes et des costumes féminins ; de sorte qu'elle est plus particulièrement connue des demi-mondaines, comme marchande à la toilette.

—Oh ! fit Paul, en portant la main à son front.

—Quoi donc, mon ami ? tu as l'air contrarié, affligé.

—Non, répondit vivement le jeune homme, mais je suis étonné, très étonné.

—Ça, je le comprends ; tu ne pouvais pas supposer qu'une marchande de curiosités ou une marchande à la toilette fût la dame mystérieuse aux cinq cents francs. Elle s'est intéressée à toi et à ton ami, comme tout autre femme aurait pu le faire ; la crainte qu'elle eut de vous voir mourir explique suffisamment son élan de générosité ; la plupart des femmes, mon cher Paul, se laissent facilement aller aux entraînements du cœur. D'ailleurs, Mme Prudence pouvait donner à vos sauveteurs, les cinq cents francs promis : son commerce va bien, elle fait d'excellentes affaires et elle a paraît-il de la fortune.

Si tu avais cru avoir affaire à quelque grande dame, te voilà un peu déillusionné ; mais va, une simple marchande à la toilette peut valoir, par les sentiments du cœur, tout autant et quelquefois plus qu'une grande dame.

—C'est vrai, dit Paul, devenu songeur.

—Moi, je suis content, reprit Albert, j'ai tenu la promesse que je t'avais faite.

—Merci, mon ami, merci !

—Feras-tu une visite à Mme Prudence ?

—Oui, certes.

—Elle sait évidemment que c'est à Paul Lebrun et à Lucien Delteil qu'elle s'est intéressée ; le silence qu'elle a gardé, le soin qu'elle a mis à ne pas se faire connaître me donnent une haute opinion de son caractère.

—Tu la crois bonne, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Albert je suis heureux de pouvoir enfin la remercier et serai plus heureux encore de la connaître.

—Je suis enchanté d'avoir pu faire quelque chose pour toi, mon cher Paul. Maintenant, je te quitte et te laisse travailler. A bientôt.

—Oui, à bientôt.

Les deux camarades se serrèrent la main et Albert Picot sortit de l'atelier.

Paul jeta un long regard sur sa toile, mais ne reprit pas le fusain. Il y avait trop de pensées dans son esprit pour qu'il pût se remettre utilement au travail.

Il avait retrouvé sa mère, qui se cachait à Paris sous le nom de Mme Prudence. Et sa mère était une marchande de curiosités, une marchande à la toilette ! Mais que lui importait le métier de sa mère ? Elle travaillait ; il n'avait pas à rougir d'être le fils d'une brocanteuse.

Sa mère, sa mère ! Il allait donc pouvoir lui dire qu'il ne l'avait jamais oubliée, qu'il l'aimait ; il allait donc la connaître, cette tendresse maternelle dont il avait été privé pendant tant d'années !

A l'idée qu'il allait revoir sa mère, que ravie, heureuse, elle lui ouvrirait ses bras, comme autrefois, quand il était enfant, il frémissait dans tout son être.

A ce moment, il était tout entier à sa mère. Cependant il pensa à Georgette et soupira. Il ne pouvait plus aller à Montlhéry comme c'était son intention, comme tout à l'heure encore il en avait la pensée. Ce n'était plus possible. S'il se sentait fortement attiré vers Georgette, il l'était également vers sa mère.

C'était un véritable combat qui se livrait en lui, combat entre deux sentiments de nature différente, mais ayant une égale puissance. Le jeune fille d'un côté, de l'autre côté la mère. Ce fut celle-ci qui triompha.

—Non, se dit Paul, je n'irai pas à Montlhéry ; ma mère d'abord, ma mère avant tout.

Pauvre Georgette !

Mais le jeune homme ne pouvait pas deviner dans quelle situation d'esprit se trouvait la jeune fille et quelles mortelles angoisses déchiraient son cœur.

Paul quitta son atelier à onze heures et demie et, tout pensif, se dirigea vers la rue Saint-Maur.

Il arriva à midi. Le sculpteur sur bois, qui était en tout d'une exactitude rigoureuse, attendait son fils pour se mettre à table.

Ils déjeunèrent presque silencieux, ce qui arrivait assez fréquemment depuis quelque temps.

Lebrun remarquait sans peine que Paul était préoccupé et avait comme des mouvements d'impatience.

Il ne lui fit aucune question, mais il se disait :

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
GRANDE VENTE

A
ESCOMPTES

DU DEMENAGEMENT

Escomptes accordés sur le stock
entier de 10 à 75 P.C.

Un assortiment extraordinaire de man-
teaux dans les derniers styles, pour être
vendus à 33½ p.c d'escompte

Garnitures et Passementeries. — Un lot
de 500 verges de garnitures de toutes sor-
tes comprenant des passementeries en jais,
en soie, en mohair, en tinsel, etc., pour
être vendues au quart et à la moitié du
prix. Ceci est un lot réellement avanta-
geux que toute personne devrait voir.

150 douzaines de chemises blanches pour
hommes pour être vendues durant cette
vente à 39 cts la pièce.

Un lot de dentelles crèmes, blanches et
rouges, drabes et rouges, différentes lar-
geurs, variant de 30 à 50 cts la verge, pour
être vendues 5 cts la verge.

Voyez nos rubans réduits. Un choix
magnifique à des prix incroyablement bas.

Ne manquez pas d'assister à cette grande
vente qui ne durera maintenant que quel-
ques jours.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

IMPORTATEUR

— DE —

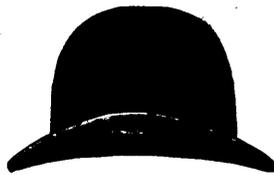
Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX



14249

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“WESTERN”

INCORPORÉE EN 1851

Capital.....	\$2,000,000
Primes pour l'année 1893.....	2,365,036
Fonds de réserve.....	2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le VIN à
l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs
de l'HUILE de FOIE de MORUE et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'HUILE
de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le RACHITISME,
l'ANEMIE, la CHLOROSE,
la BRONCHITE et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Empiâtre Souverain des Montagnes Vertes
de GEO. TUCKER



Nous offrons \$500.00 de récompense pour
un meilleur empiâtre. Des milliers de per-
sonnes souffrantes ont immédiatement re-
cours aux EMPIÂTRES SOUVERAINS DES
MONTAGNES VERTES DE GEO. TUCKER pour
le soulagement immédiat des douleurs Rhu-
matismales, Rognons, Matrice, Poitrine,
Côtés, Dos, Reins.

Vendus en gros et en détail chez

GEO. TUCKER

LE GUÉRISSEUR SAUVAGE

1875, STE-CATHERINE, Montréal. — Prix 25c



CAN I OBTAIN A PATENT? For a
prompt answer and an honest opinion, write to
MUNN & CO., who have had nearly fifty years'
experience in the patent business. Communica-
tions strictly confidential. A Handbook of in-
formation concerning Patents and how to ob-
tain them sent free. Also a catalogue of mechan-
ical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive
special notice in the Scientific American, and
thus are brought widely before the public with-
out cost to the inventor. This splendid paper,
issued weekly, elegantly illustrated, has by far the
largest circulation of any scientific work in the
world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single
copies, 25 cents. Every number contains beau-
tiful plates, in colors, and photographs of new
houses, with plans, enabling builders to show the
latest designs and secure contracts. Address
MUNN & CO., NEW YORK, 362 BROADWAY.



PLUS DE CHEVEUX GRIS

AVEC L'USAGE DU

“LUBY”

LE LUBY n'est pas une teinture
mais restaure la couleur originale et natu-
relle de la chevelure.

LE LUBY donne aux cheveux du
ton et de l'énergie, assurant ainsi une
chevelure abondante.

LE LUBY arrête la chute des che-
veux, prévient la calvitie et produit une
nouvelle croissance.

LE LUBY guérit et prévient les ma-
ladies de la tête, et n'a pas d'égale pour
l'entretien de la moustache et de la barbe.

LE LUBY est reconnu comme la
meilleur préparation qui ait jamais été in-
ventée pour la chevelure.

En vente partout, 50c la bouteille.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son-
t lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi
lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un art cle perdu
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque?
Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine fi-
nissant le 6 octobre 1894.

36,613

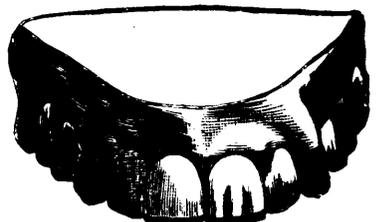
La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

Nouveaux procédés américains pour plem-
bage de dents, en porcelaine et en verre,
plus résistant que le ciment, imitant par-
faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plember et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRE

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

Saint-Nicolas, journal illustré pou-
sant le jeudi de chaque semaine. Les abon-
nements partent du 1er décembre et du 1er
juin. Paris et départements, un an : 12 fr.;
six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20
fr. six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie
ChsDelagrave, 15, rue Soufflot Paris, France.